



TEXAS COULOIR DE LA MORT

Un témoignage de Danièle et René Sirven

Bon de commande

A retourner à Lutte pour la justice Languedoc-Roussillon, 2, rue herbe d'amour, 34070 Montpellier

Veillez me faire parvenir :exemplaire (s) du livre **Texas, couloir de la mort** au prix de 10 euros + 3 euros de frais de port
Soit un total de€. Ci-joint un chèque de€

Nom.....

Adresse

.....

Toutes les sommes recueillies vont à la défense de Rickey Lynn Lewis
--

Préface

Les lignes que vous allez lire sont, de l'aveu même de leurs auteurs, non pas « un jugement, encore moins un procès ». Elles sont plutôt « appel à la conscience, à reprendre, à répandre, à porter jusqu'aux oreilles, encore fermées, de ceux qui légifèrent, décident, jugent depuis leur position établie (...). ».

C'est avec pudeur et simplicité que Danièle et René SIRVEN, infatigables défenseurs de l'abolition de la peine de mort par l'intermédiaire de l'Association « Lutte pour la Justice-Languedoc-Roussillon », veulent faire entendre leur révolte. Histoire de leur rencontre singulière et inoubliable avec Rickey-Lynn LEWIS, condamné au Texas et dans le couloir de la mort depuis 1994, le livre de Danièle et René SIRVEN dénonce tour à tour la dureté des conditions de détention, l'hypocrisie des autorités et la cruauté de la condamnation, aboutissement inique d'un processus judiciaire entaché de nombreuses zones d'ombre.

Si la question de la culpabilité de Rickey-Lynn LEWIS demeure controversée, comme c'est malheureusement trop souvent le cas dans les procédures judiciaires de certains Etats américains, elle n'est pourtant évoquée qu'allusivement dans le récit. Pour les deux auteurs, au-delà du doute inacceptable, entourant la condamnation, c'est l'inhumanité de la peine de mort en tant que telle qu'il convient de dénoncer. Cruelle, elle ramène les exécutants au rang de bourreaux et de meurtriers. Irréversible, elle dénie au condamné son humanité.

Le témoignage de Danièle et René SIRVEN est un livre de combat. Il vient s'ajouter à la lutte que les deux militants mènent depuis plusieurs années, avec leur association, pour obtenir la révision du procès de Rickey-Lynn LEWIS. Le report de l'exécution, obtenu grâce à l'opiniâtreté et la générosité de citoyens mobilisés lors d'une semaine d'action organisée à Montpellier, s'il est un premier pas encourageant, ne suffit pas à dissiper la menace, chaque jour plus pressante, qui pèse sur le condamné.

Que « l'appel » porté par Danièle et René SIRVEN, celui de la justice, de l'équité et de la démocratie qui est aussi le nôtre, soit entendu, non seulement pour Rickey-Lynn LEWIS, mais aussi pour toutes les femmes et les hommes condamnés à mort de par le monde.

Robert BADINTER

Avant-propos

Avant de témoigner de ce que nous avons vu dans le Couloir de la Mort de Polunsky-Unit, au Texas, nous tenons à évoquer les victimes, toutes les victimes, de viol, de meurtre ou d'assassinat.

Elles et leurs proches ont vu leurs vies ravagées, parfois interrompues, soudainement, par le fait d'un autre...

Notre réflexion s'engagera ensuite sur une interrogation sur cet autre, le monstre.

Le monstre, "c'est celui qui montre".

Qui montre à nous tous, quelque chose qui nous horrifie.

Quelque chose que chacun porte au fond de soi-même.

Une part de nous, non encore humanisée, qui pourrait nous rendre "non-auteur" en tant qu'humain des pires nuisances destructrices.

De la violence pulsionnelle la moins contrôlée à la sublime élévation d'actes décidés et généreux, nous sommes capables d'à peu près tout.

L'éventail de notre possible entrée en humanité s'ouvre, ou non, tout au long de nos vies.

Pour l'administration américaine, c'est un "monstre" engagé que nous sommes allés rencontrer à Polunsky-Unit.

Un "monstre" accusé de viol et de meurtre.

Mais nous savons que l'accusation n'a pas entendu la défense.

Au-delà du "monstre", nous sommes allés rencontrer le germe d'humanité à l'œuvre en Rickey-Lynn Lewis.

Nous croyions avoir à chercher une graine, nous avons été éblouis par la floraison flamboyante de générosité d'un grand arbre.

Nous avons vu, devant nous, un homme empli du désir de ne plus jamais nuire à l'autre.

Nous avons rencontré un homme devenu humain à l'expérience de ce qui, en lui, en nous, est infiniment plus grand que nous.

CHAPITRE I

AVANT LA VISITE

Je m'appelle Danièle Sirven.

J'ai soixante-trois ans.

J'ai vécu avec mon mari, René, une expérience pour le moins bouleversante, dont je vais m'efforcer de témoigner.

En mars et avril 2003, nous avons fait ensemble une visite à un détenu du couloir de la mort, avec qui nous avons eu un bref échange épistolaire.

C'est par l'intermédiaire de l'Association "Lutte pour la Justice-Languedoc-Roussillon" à laquelle nous avons adhéré au début de l'été 2002 que nous sommes entrés en contact avec deux condamnés à mort américains.

L'un en Floride, David-Lee Thomas.

L'autre au Texas, Rickey-Lynn Lewis.

Il s'agissait pour nous de manifester notre désapprobation de la peine de mort - pour quelque crime que ce soit - et d'écrire, en anglais, à des hommes isolés du monde.

J'avais donné nos noms pour figurer sur la liste de visiteurs potentiels de l'un des deux prisonniers, Rickey-Lynn LEWIS qui vit au Texas, dans le couloir de la mort depuis 1994, soit depuis neuf ans.

Le choix de visiter éventuellement Rickey s'était imposé du fait que la famille de notre fille cadette séjourne à Houston jusqu'en 2004 et que nous faisons aux Etats Unis un séjour annuel.

Rickey-Lynn a la quarantaine.

Il a été arrêté, en 1990, pour viol commis sur une femme et crime sur son ami.

Deux autres hommes impliqués n'ont pas été inquiétés.

Pour nous, la question de la culpabilité de l'accusé n'entame pas notre position abolitionniste.

Punir un coupable en l'exécutant ne fait qu'ajouter, à nos yeux, une tombe à une autre tombe, un deuil à un autre deuil et déshumanise toute société qui organise froidement une telle pratique.

Rickey-Lynn est incarcéré à Livingston, au nord de Houston, dans "Polunsky-Unit", l'une des 170 prisons du Texas.

Cette prison d'Etat propose 2900 places pour des "*males-inmates-offenders*".

Voilà bien trois mots à retenir : hommes-détenus - qui n'ont pas respecté La Loi.

Au mois de mars 2003, il y a un peu moins de 2700 "*inmates*" à Polunsky-Unit, dont 440 dans le couloir de la mort.

Tous des hommes.

Huit femmes sont susceptibles d'être légalement assassinées.

Elles attendent dans l'Unité de Mountain View (D.R.), 2305, Route de Ransom, Gatesville, Texas 76528.

Entre le 1er janvier et le 3 avril 2003 douze prisonniers ont été exécutés, tous des hommes.

Si ce rythme d'un mort par semaine se maintient, on pourrait atteindre le chiffre de quarante huit à cinquante deux, pour 2003 !

La disproportion entre le nombre d'hommes et de femmes dans le couloir de la mort me conduit à me poser une question récurrente : Que disons- nous ou ne disons-nous pas aux petits garçons dans toutes les sociétés du monde ? Comment sont-ils ou ne sont-ils pas éduqués, enseignés pour que, en fin de compte, on assiste pour nombre d'entre eux à des catastrophes de parcours apparemment inévitables ?

Pourquoi tant de bébés garçons deviennent-ils des hommes violeurs, tueurs, guerriers ?

DÉMARCHES PRÉALABLES

Un mois avant la date espérée de la visite à Rickey-Lynn, soit le 28 février 2003, respectant la règle, notre fille a téléphoné à la prison depuis Houston pour contacter précisément le quartier des condamnés à mort, "Death-Row".

La demande est une visite les lundi 31 mars et mardi 1er avril 2003.

Les prénoms et nom de Rickey-Lynn Lewis sont toujours suivis d'un matricule à six chiffres qui devrait permettre, sans contexte, son identification.

La responsable, Mrs C., dont nous finirons par connaître la voix, explique que le nom de mon mari et le mien doivent figurer sur la liste des visiteurs potentiels de Rickey.

Cette liste est renouvelée de façon bisannuelle par le prisonnier lui-même.

Or, c'est le 11 mars, dit Mrs C. que Rickey-Lynn doit refaire sa liste et la lui présenter.

« *Il n'est pas sûr qu'il vous réinscrive sur sa liste* », dit-elle, ajoutant : « *Je ne peux évidemment pas forcer le prisonnier à vous voir !* »

La visite demandée s'appelle "special visit", elle concerne les personnes venant d'une distance de plus de cinq cents miles ce qui est notre cas.

De toute façon, il faut que Mrs C. étudie la question car nous demandons deux jours sur deux mois consécutifs, mars et avril. Deux mois différents.

Alors, elle doit en référer à son responsable, à cause de ce chevauchement.

Dès notre arrivée à Houston le quatre mars, je m'enquiers d'un rendez-vous sûr avec Rickey-Lynn.

J'essuie une série de refus qui n'arrêtent pas mes appels téléphoniques presque quotidiens.

Le ton est courtois et navré des deux côtés.

Le règlement est drastique, les dates de rencontres possibles ne correspondent jamais à la fois à nos temps de liberté et au règlement de la prison...

D'ailleurs, d'après Mrs C., Rickey-Lynn aurait une "special-visit" justement le 31 mars et le 1^{er} avril, ce qui annule tout espoir.

Tous ces discours contredisent deux lettres de Rickey où il écrit qu'il nous attend avec impatience et bonheur.

Mais au fond de moi, je suis presque contente d'échapper au devoir que je me suis fait.

Ces simples contacts téléphoniques avec la prison me mettent en émoi.

Avant d'appeler Polunsky-Unit, je dois souffler pour calmer mon émotion, essayer de ne pas trop bafouiller.

Ma maîtrise de la langue anglaise est rudimentaire.

J'annonce tout de suite que je suis française - ce qui n'est pas très bon aux U.S. en ce moment - et je demande d'excuser mes difficultés d'expression.

Avant de m'absenter de Houston pour une semaine de voyage, j'obtiens la ferme réponse de Mrs C.

Et cette réponse c'est « Non ! »

Un non autant désolé qu'implacable...

La veille du départ vers le sud du Texas, obstinée, je tente un dernier appel.

Mrs C. est absente, je tombe sur Miss L. qui la remplace, et je repose ma demande...

Miss L. commence par dire non, elle aussi.
Au téléphone, je m'attriste, je viens de si loin...
Miss L. au bout du fil est "sorry, so sorry" et moi aussi, tellement navrée...
Je finis par mendier : « *Accordez-nous au moins vingt minutes avec Rickey, avant notre départ vers l'Europe, nous ne reviendrons que l'an prochain* ».
Et contre toute attente la voilà qui se dit encore plus "sorry" que tout à l'heure.
Elle et Mrs C. se sont trompées de Rickey, le "nôtre" est effectivement libre les 31 mars et 1^o avril...
Incroyable !
Le matricule à six chiffres n'avait donc pas suffi à identifier Rickey !
Un petit bémol cependant : je dois rappeler le vendredi précédent la visite et Mrs C. me confirmera le rendez-vous.
Je rappelle donc le 28 mars, et c'est Mrs C. elle-même qui me répond.
L'autorisation est donnée.
Lundi 31 mars, nous devons être à l'accueil de Polunsky-Unit à huit heures avec passeports, billets d'avion et rien d'autre.
Nous ne la verrons pas.
L'accueil des visiteurs ne la concerne pas.
Nous sommes autorisés à acheter pour vingt dollars de nourriture à Rickey, somme renouvelable le deuxième jour.
Les dépenses se feront dans l'enceinte du Death-Row.
A cet effet, Mrs C. nous recommande de venir avec la somme en monnaie de vingt-cinq cents.
Quatre vingt pièces argentées, toutes brillantes, que la banque donne en petit rouleau serré et lourd.

Nous devons rencontrer Rickey-Lynn en "*spécial visit*".
Quatre heures de rencontre par jour.
Durée : deux jours.

CHAPITRE II

JOUR UN

31 Mars 2003.

Lever à cinq heures et quart du matin.

Je n'ai pas faim. Il fait nuit. Nous nous préparons calmement, vérifions les documents à prendre, l'argent.

En effet, après avoir rendu visite à Rickey, nous devons déposer des dollars, au nom de l'Association sur son "*trust fund*", son compte bancaire dans la petite bourgade de Huntsville, distante d'une heure de Polunsky-Unit.

C'est à Huntsville que se pratiquent les exécutions.

Sur la route de Dallas, Livingston est au nord de Houston, à une heure et demi de route.

Il fait nuit quand nous quittons le quartier ombragé, engazonné, planté de fleurs et de belles maisons où résident nos hôtes.

L'air est froid et très humide dans l'aube naissante mais nous savons que si les nuages s'écartent, comme de grands rideaux, le soleil sera chaud.

Nous sortons du quartier tranquille pour nous engager successivement sur voies rapides et autoroutes. Dans le lever du soleil, avant six heures, la circulation automobile est intense. Les Américains se lèvent et commencent leur travail très tôt.

Aucun véhicule d'aspect vieillot sur ces voies gigantesques.

À vitesse et conduite très vives, les véhicules bondissent d'une voie à l'autre, librement, les distances sont parfaitement tenues entre les voitures.

Nous traversons "*Down Town Houston*" sur les entrelacs géants et complexes d'échangeurs titanesques.

Les gratte-ciel trouent le ciel rouge

C'est beau et irréel

La technologie américaine expose ses réussites. Parfois dix voies se croisent, cinq et cinq. Les camions rutilants, mastodontes astiqués, par moments nous escortent...

Des motards sans casque, la tête juste cagoulée, volent d'une voie à l'autre...

Conducteur timoré, s'abstenir.

René est parfaitement tranquille, comme à l'accoutumée.

Nous nous engageons, enfin, sur la route qui doit nous mener à Livingston.

Nous sommes en pleine campagne, le ciel est doré. Les fleurs sauvages du Texas entament leur floraison annuelle et ni René ni moi n'avons jamais eu sous les yeux des feux d'artifices végétaux aussi colorés et généreux.

Sur les bas-côtés, sur le terre-plein qui sépare les voies, des abondances d'arc-en-ciel se déploient.

Nous les avons vus sur cartes postales. Mais la réalité nous saisit. Les "*blue bonnets*", les fleurs emblèmes du Texas, solides comme des giroflées, bleu vif, font nappe au milieu des "*Indian paint brush*" rouge-vermillon et des cascades de rose sombre ou pâle et de jaune fluide comme la lumière.

Le spectacle enchanteur ne nous fait cependant pas oublier l'objectif de notre voyage.

De plus nous avons à cœur d'arriver à l'heure exacte...

Dans le décor campagnard, quelques bâtisses de bois modestes, petits motels et échoppes-bazars, boutiques de taxidermistes, chapelles plus ou moins chaotiques émaillent les pelouses.

Nous arrivons à Livingston.

Tim, un ami de l'Association qui nous a précédés sur ce parcours en janvier dernier, a parfaitement indiqué le chemin sur un plan.

Le paysage boisé est vert comme un écrin.

Il fait une journée glorieuse de soleil.

Sur notre gauche, nous trouvons la chapelle dont nous a parlé Tim, annoncée par une pancarte bien peinte "*The Knights of Columbus*". .

Elle a abrité des réunions du Ku Klux Klan, au temps des lynchages de Noirs...

La forme très aiguë des toits m'évoque tout à coup le pointu des masques.

Juste en dessous, une autre annonce attire notre attention.

Pimpante dans l'herbe elle réclame l'arrêt des avortements.

Encore un tournant, nous avons peur de la rater mais non, nous y arrivons, voilà la prison, Polunsky-Unit, voilà.

J'ai le cœur serré.

Nous allons tout à l'heure rencontrer Rickey-Lynn Lewis.

L'établissement est vraiment étalé sur tout l'horizon verdoyant, à notre droite. Comme tapi au ras de l'herbe verte, il entame à peine le ciel rayonnant. Pas de haut mur, pas d'imposant portail.

Entre des barbelés tout neufs, argentés, qui dentellent un très grand espace, un passage largement ouvert nous accueille.

Un parking déjà chargé d'environ deux cents véhicules nous permet de ranger la voiture à quelques mètres de l'entrée dont l'avancée domine largement en hauteur les bâtiments plats et étalés.

Nous ne prenons que nos passeports et les vingt dollars en pièces.

Je me sens émue et très tranquille.

René me demande : « Ca va ? »

« Oui, ça va. »

Il est sept heures quarante-cinq et nous sommes devant Polunsky-Unit.

Je veux voir, entendre, retenir tout, les moindres détails.

Je vais me concentrer sur les petites choses infimes qui en temps ordinaire n'auraient pas attiré mon attention.

Dans une sorte de réalisme suractivé et décalé, je mets mon attention en tension, paradoxalement vive et calme.

Je veux être l'œil et l'oreille des autres, l'œil et l'oreille du monde...

L'entrée est visible de loin, constituée d'une sorte d'auvent vitré de grande hauteur.

Nous lisons les grandes lettres blanches sur fond bleu-nuit :

"Professionalism, Integrity, Excellence."

Un magnifique programme...

Un gardien en gris regarde distraitement le paysage plat.

Le parking est animé. Des voitures se garent, des gardiens et gardiennes en sortent en jet continu.

Nous entrons.

La pièce est claire, au fond à droite une sorte de guichet de banque ouvre sur un large box, tout en verre.

A cette heure, une jeune femme noire, obèse, récupère par une trappe du guichet les badges des arrivants.

Tous tiennent à bout de bras un cintre avec leur tenue grise impeccable de gardien et un ou deux supports de plus pour chemise ou chemisier civil, parfaits, repassés de frais, comme sortis du pressing.

Sur le côté gauche un portique, identique à ceux des aéroports débouche sur une sorte de volière aérienne, tout en grillage, où trône un gardien debout.

Tout ce personnel se salue, plutôt souriant.

Les relations entre collègues semblent très courtoises.

Comme partout en Amérique, le nombre stupéfiant de personnes en surpoids nous laisse perplexes.

Etrange démocratie où les humains perdent jusqu'à leur forme, enlisant leurs traits et leur identité mêmes dans les effets diluants d'une consommation compulsive...

Un gardien regorgeant de kilos est obligé de passer à l'oblique les portes des sas.

Sur le mur droit de l'entrée, des toilettes hommes et femmes avec un miroir en métal et pas en glace. Je m'y précipite. René aussi. Avant d'accéder au cœur de la prison. Nous avons bien fait tous deux de prévoir des vêtements moelleux, la température est fraîche.

Sur le mur de gauche, une pancarte annonce tous les interdits nous concernant : port d'arme bien sûr, appareil photo ou tout autre objet.

La rigueur vestimentaire est de mise comme en Eglise, dans les années trente...

L'annonce est faite en anglais et en espagnol.

Nous sommes dans une région où les "Hispanics" légaux ou non viennent en nombre depuis l'Amérique du Sud, toute proche.

Les visages des gens recherchés, "Wanted" comme dans les films de cow-boys, s'affichent sur un tableau.

Des personnes attendent comme nous. Pas plus de cinq ou six. Ce sont visiblement des visiteurs et surtout visiteuses. Mère ou femme.

Ou bien avocats que nous retrouverons plus tard au parloir.

La gardienne dans sa maison de verre ne nous a jamais regardés.

Mais à huit heures pile, elle lève les yeux sur nous.

Nous nous avançons déclinons le nom et matricule de Rickey. Elle vérifie sur un grand cahier, garde nos passeports et nous remet deux badges avec un numéro et les initiales D R, (Death-Row).

C'est-à-dire "*Couloir de la mort*".

Nous passons le sas détecteur, récupérons nos quatre-vingts pièces.

Nous entrons ensuite dans le sas volière.

La porte en grillage s'ouvre sur un très large espace engazonné, entouré par les bâtisses basses et trapues.

Le chemin tout droit qui traverse le gazon est large, comme l'allée d'un parc méticuleusement entretenu. Des rosiers bien taillés éclatent dans une floraison multicolore, pleine de promesses. Des choux décoratifs - ceux dont Tim avait parlé - doublent la rangée des roses...

On n'attend plus qu'une musique de Mozart légère et volatile pour adoucir encore l'ambiance...

Nous traversons l'espace découvert, en marchant sur une quarantaine de mètres.

Quelques prisonniers dans leurs costumes immaculés, blanc neigeux, sont transformés en horticulteurs minutieux sous l'œil connaisseur du gardien.

Un parvis, une entrée tout en verre, bien propre, comme un hall d'accès à un hôpital, un collège, un hôtel de bon standing. Un gardien tranquille stationne à l'extérieur. Le salut est réciproque.

Dans le grand hall clair et bien ciré, depuis le comptoir brillant, un gardien, encore, nous indique le "Death Row", comme on préciserait la direction d'un bureau dans un important secrétariat.

Les autres visiteurs nous ont précédés vers la même zone.

Un grand couloir d'environ vingt mètres, vitré du côté donnant sur le jardin et cerné par un mur de l'autre, conduit à un sas de verre.

Sur le mur, de la même manière que dans les lycées ou les universités américaines, s'étale une véritable exposition de sous-verre. Ce sont des "Awards", récompenses, comme à Hollywood, qui valorisent les mérites reconnus à l'Etablissement de Polunsky-Unit.

"Award", pour le suivi de santé des pensionnaires, pour l'hygiène des lieux, pour l'aide psychologique et j'en passe, car nous n'osons nous attarder.

Les promotions des gardiens félicités par leur administration, comme de bons élèves, couvrent le mur, émaillé de faire-part de naissance ou mariage.

Visiblement, les nouveaux venus dans les équipes de gardiens sont accueillis avec chaleur...

On peut lire aussi des offres d'emploi.

Au bout du couloir, juste avant de passer dans le sas de verre, nous retrouvons les mots de l'entrée, avec en plus, des substantifs exaltants.

Ces belles recommandations forment le mot "**P.R.I.D.E.**" en acrostiche, ce qui signifie à peu près "*Fierté*".

Professionnalisme - **R**espect - **I**ntégrité - **D**ignité - **E**xcellence.

Est-ce un encouragement pour les gardiens, et les visiteurs, une exhortation pour les "*offenders*", les délinquants ?

Nous entrons enfin dans le dernier sas mi-verre, mi-acier, d'environ deux mètres sur trois. Il donne accès au "Death Row".

Des maximes édifiantes s'exposent :

"*Do the right thing*" ou bien, "*Attitude is a small thing, it makes big things*".

Faites les choses justes. Faites bien ce que vous faites.

L'attitude est une petite chose, elle produit de grands effets...

La dernière porte s'efface devant nous, visiblement lourde, à peine bruyante.

Nous posons le pied dans une sorte de cafétéria de vingt mètres sur quinze. Il y a des tables rondes, des chaises retournées dessus pour un impeccable ménage. Toute la bordure gauche donne sur l'extérieur par de larges baies vitrées.

Dehors la terrasse et le jardin baignent dans la lumière, ensoleillés. Des tables et des chaises rustiques attendent les visiteurs, comme dans une charmante guinguette.

Sur la droite en face en arrivant une cage de verre : "Attorneys", avocats...

Un homme rencontré dans l'entrée tout à l'heure semble attendre "son prisonnier", en vitrine...

Une avancée en grillage fort et en verre, constituée de cages alignées en ringuette, bordée d'un couloir grillagé coupe la pièce en deux parties.

Un espace sur le côté gauche nous permet d'accéder à l'autre côté de l'avancée.

Une jeune femme noire, charmante, occupe une petite table, au début de la rangée de cages.

Tout est propre et blanc.

La peinture est juste parfois un peu écaillée, un peu usée.

La gardienne, j'allais dire la petite, comme une ouvreuse de cinéma qui vérifierait nos tickets, regarde nos badges.

Nous donnons les noms et numéros de Rickey et elle nous désigne une cabine, la vingt-cinq, devant laquelle nous nous asseyons.

Il y a deux chaises devant chaque cabine.

Je suis au coude à coude, d'un côté avec René et de l'autre, avec une très jeune femme brune, au profil d'aigle.

Nous nous saluons aimablement.

Les autres visiteurs sont installés aussi.

Certains sont déjà penchés en avant, en conversation avec leur proche.

Derrière notre dos, des distributeurs de nourriture et boissons occupent tous les pans de mur libres.

"Junk food", nourriture rebut, nourriture minute, de l'avis même des Américains, dont certains se refusent au grignotage permanent et à une oralité délirante.

Nous voici donc assis, côte à côte, René et moi, sur des chaises rudimentaires, face à une cabine vitrée vers nous, grillagée à

l'arrière, et fermée à droite et à gauche dans la juxtaposition aux autres cabines...

La cage est vide.

Il est huit heures un quart et Rickey Lynn n'est pas arrivé.

Dans l'espace, un peu plus large que celui d'une cabine téléphonique, où il s'installera tout à l'heure, il dispose d'un tabouret et d'un téléphone pour communiquer avec René et moi, qui avons chacun un appareil.

Ses bras et les nôtres pourront s'appuyer sur une sorte de comptoir de part et d'autre de l'épaisse vitre qui nous sépare.

Cette planche a environ quarante centimètres de largeur.

Elle est dure sous nos coudes...

Une affichette annonce : "*Vous êtes filmés et entendus*".

Il y a quelques allées et venues dans le couloir de grillage.

Depuis notre place nous voyons passer les prisonniers menottés les mains dans le dos suivis par deux gardiens ou gardiennes.

Plus tard, je demanderai à René: « *As-tu vu des gardiens noirs derrière les prisonniers du Death Row ?* »

Non, il n'en a vu aucun.

Moi non plus.

Au bout de trois-quarts d'heure, Rickey n'est toujours pas là.

Je me lève, je me déplace vers la gardienne et lui demande si elle a une idée du moment où il va apparaître dans sa cage.

Elle me dit « *Pas vraiment, mais je crois qu'il devrait arriver à peu près dans le quart d'heure qui vient.* »

Alors, nous attendons encore et tout à coup, à neuf heures trente précises, un frôlement sur le grillage de la cage...

Deux silhouettes se distinguent dans le couloir métallique, à l'arrière, celle d'un homme en blanc et celle du gardien en gris.

Les prisonniers sont amenés comme des fauves au cirque par un système de trappe.

La partie grillagée de la cage s'ouvre, Rickey-Lynn entre et c'est le choc de la rencontre.

PREMIÈRE HEURE

La cage rayonne de la présence de Rickey-Lynn, son sourire est éblouissant, nous sommes bouleversés.

Mais Rickey est menotté, les bras projetés dans le dos, et il doit se pencher en avant, passer ses mains dans une petite trappe derrière lui, et donc baisser le front et le visage, de sorte que nous, nous ne voyons plus qu'un homme à la tête courbée...

Le dommage, c'est que l'ouverture des menottes dure.
Le gardien n'arrive pas à libérer Rickey-Lynn.
Il ferraille pourtant avec application.
Et les secondes sont longues, très longues.
Rickey-Lynn se contorsionne pour faciliter sa propre libération
et voilà qu'elle arrive enfin.
Rickey-Lynn se relève.
Il n'est pas grand de taille, il a des épaules larges.
Un badge est fixé sur le haut de sa tenue immaculée.
Sa photo, le mot "offender" en gros et puis son nom, son
matricule et D.R au cas où lui ou nous l'aurions oublié...
Il nous regarde.
Il se penche en avant et pose ses deux mains sur le fort vitrage
et nous deux, de notre côté nous faisons de même si bien que
nous "tenons" les mains de Rickey-Lynn, et qu'il tient nos mains
et c'est un long moment de contact intense avec nos regards
d'humains et nos sourires d'humains, et tous les trois nous nous
précipitons vers nos combinés téléphoniques, lourds et noirs, et
nous entendons nos trois voix mêlées, nos voix d'hommes et de
femme qui se parlent au-delà du vitrage, au-delà des
condamnations, au-delà des culpabilités, au-delà des
frontières au-delà de nos couleurs de peau différentes, au-delà
de nos histoires, au-delà des administrations et des
réglementations, des interdictions, nos yeux d'humains et nos
visages sont là en face à face, en côte à côte.
Et c'est ce qui est important à l'instant.
Rickey-Lynn s'est assis, nous aussi.
Il a dit que nous étions plus jeunes que sur la photo que nous lui
avons envoyée, nous lui renvoyons qu'il est beau, avec son
sourire lumineux.
Plus rien ne compte que le temps offert, le temps présent, le
temps cadeau.
Autour de nous, le mouvement discret est incessant.
Quelques visiteurs s'en vont.
Les prisonniers partent, menottés, escortés de leurs gardes.
Rien ne peut être ignoré des mouvements de tous et de
chacun...
Rickey-Lynn penche sa tête en avant et nous en montre le
dessus.
Une cicatrice part d'une oreille à l'autre et sépare la face du
crâne.
Il a été opéré deux semaines plus tôt, explique-t-il.

Il a été transporté à Galveston, c'est une station balnéaire à cinquante kilomètres de Houston sur la plage atlantique.
À l'hôpital on s'est bien occupé de lui et surtout, il a bien mangé.
Ici, il mange peu et la nourriture est mauvaise.
Il est resté deux jours à l'hôpital de Galveston, il n'avait pas mal.
Il explique, geste à l'appui, qu'on a descendu la peau de son crâne, du haut de son front et jusqu'au milieu de son visage, comme une étoffe, vers le bas.
Il avait, dit-il, une tumeur dans les sinus et on l'a enlevée.
On lui a fait "des rayons".
Il explique que c'est pour cette raison qu'il est comme ça avec des cernes.
Quand il est revenu de l'hôpital, il a eu très mal.
Il ne voyait plus rien tant les douleurs traversaient ses yeux.
Il a eu des cachets.
Il va mieux.
Maintenant, il ne voit pas encore très bien, les objets sont morcelés.
Il ne sent plus la peau de son crâne, dit-il en touchant délicatement ses petits cheveux frisés et collés.
On dirait la tête d'un nouveau-né au sortir de sa mère...
Tout à coup, je lui dis tout doucement: « Rickey, tu peux parler librement ? »
Il rit : « Oh, oui, et vous aussi, nous pouvons dire tout ce que nous voulons, sauf que vous venez demain pour me faire évader ! »
Je me relâche tout à coup, je me rends compte, alors de la tension qui m'habitait.
Le rire de Rickey coule, insolite perle d'eau dans l'aride des sables.
Il plaisante : « Des femmes se font faire des liftings. Moi, je n'ai plus de rides sur mon front. »
René dit : « Il faudrait moi aussi que je fasse un lifting » en montrant le haut de son visage.
Nous rions ensemble.
Rickey-Lynn a un petit inhalateur dans sa main. Il a de l'asthme et il garde tout le temps ce médicament avec lui.
Ici, l'infirmerie prend en charge les maladies chroniques, mais pas celle qui sont passagères. Si un pensionnaire s'enrhume ou s'il a mal à l'estomac, il paiera trois dollars par médicament.
Il enchaîne : « Cette nuit je n'ai pas dormi du tout. J'étais si excité à l'idée de vous rencontrer, depuis vendredi, depuis que

j'ai eu la nouvelle de la visite je suis content. Mais c'est tellement dommage que vous n'avez pas obtenu quatre jours successifs ! Enfin deux jours c'est bien déjà. »

Rickey-Lynn a faim, il s'agite comme un enfant heureux.

Il a le droit de commander, par notre intermédiaire, la nourriture exposée dans les distributeurs du couloir de la mort.

Nous pensons pouvoir utiliser les vingt dollars autorisés, mais nous apprenons qu'il est strictement interdit à Rickey d'emporter quelque reste que ce soit dans sa cellule.

La gardienne, aimablement sur ma demande, prend la commande au téléphone.

Justement, les distributeurs ont été remplis vers dix heures moins le quart, créant un vacarme qui nous obligeait à interrompre nos échanges...

Mais au moins, les rayons sont complets.

Rickey dicte une liste de chips différemment assaisonnées, de gâteaux au "peanut butter" et chocolat, d'un sandwich au fromage et roast-beef tranché, et un drink "Dr Pepper".

C'est une boisson qu'il décrit comme son régal, « *entre coca-cola et root-beer* » explique-t-il.

Tim, qui nous a précédés là en janvier dernier nous a bien recommandé de « *déjeuner en même temps que lui.* »

Nous voici donc commandant aussi de la junk-food, pour accompagner Rickey-Lynn Lewis dans un partage plus banal mais non moins important que celui de parler.

C'est manger, manger ensemble.

La gardienne a mis toutes les victuailles dans un petit "brown bag", sac en papier kraft bio-dégradable, et à ce titre prisé par certains américains soucieux d'écologie.

Les visiteurs de la prison ne sont pas autorisés à toucher la nourriture même si elle est emballée.

Le petit sac rejoint Rickey-Lynn par le couloir grillagé et lui est donné par la trappe, celle du démenottage.

Rickey-Lynn tout joyeux s'affaire.

Il est méticuleux.

Je lui dis : « *Mon cher, laisse ton téléphone quelques secondes et prépare ton repas.* »

René l'encourage aussi car il avait d'abord coincé le combiné entre son épaule et son oreille pour ouvrir ses paquets et parler en même temps.

Il répond avec son superbe sourire : « *Je sais bien me servir de mes mains, j'avais appris la mécanique, je réparais des motos avec mon oncle.* »

Effectivement chacune de ses mains est habile.

Il ouvre le premier sachet avec sa main gauche, en faisant basculer de la bonne manière la fermeture qui ne résiste pas à sa détermination.

Mais, devant mon invitation réitérée, il accepte vite de retrouver ses deux mains pendant quelques secondes pour installer son festin.

Il a coupé le brown-bag soigneusement et l'a disposé, comme une petite nappe dont il lisse les plis avec soin.

Il ouvre d'abord ses chips, il les étale côte à côte, bien alignées, puis il déballe lentement ce qui est son délice, le sandwich au roast-beef et fromage.

Mais voilà le met tant désiré est congelé. Rickey dit « *C'est dommage il n'y a pas de micro-onde ici.* »

Nous nous regardons, avec René, perplexes et écoeurés.

Rickey ne se plaint pas, il fait seulement un constat.

Il empile enfin les gâteaux au chocolat et "*peanut butter*".

Il réalise ainsi, comme un petit avec un mécano, une jolie colonne verticale et régulière.

Il regarde les friandises étalées.

Visiblement il jubile.

René et moi, aussi.

Pendant les trois heures de visite qui nous restent à passer avec Rickey-Lynn, nous aurons soin de lui faire vérifier la bonne marche de la décongélation de son sandwich préféré...

Il n'y a pas de micro-onde dans le couloir de la mort...

Rickey-Lynn n'a pris que pour neuf dollars de marchandises.

Pendant tout le temps de notre visite, il va les consommer plus ou moins lentement...

Par moment j'aurai la gênante impression d'un gavage qu'il s'imposera à lui-même...

Mais nous sommes heureux de nous voir. C'est ce qui est important.

Il est là, nous sommes là, et c'est bien.

Il a tout rangé devant lui. Il occupe une de ses mains à sa dégustation et il coince le téléphone avec son épaule, quand il veut plaquer l'autre main sur la vitre, afin que René et moi, nous la lui "tenions" aussi.

Nos deux mains alors se recouvrent l'une l'autre, et se posent contre la sienne...

Je commence le plus extraordinaire des petits déjeuners jamais encore aussi glorieusement partagé dans toute ma vie.

À côté de René, en face de Rickey dont une heure plus tôt je ne connaissais que l'histoire, avec Rickey dont à présent je ne pourrai plus jamais oublier le visage. Oui, le cœur serré, j'entame le plus extraordinaire petit déjeuner de ma vie, dans la joie d'être-avec, dans la proximité la plus chaleureuse jamais encore connue.

DEUXIÈME HEURE

Il parle et il mange.

Il ne perd rien de ce qui se passe autour de lui.

À travers la vitre il a vu "*the chaplain*", le pasteur, simple visiteur aujourd'hui et anciennement aumônier de la prison.

Rickey nous dit qu'il était trop proche des condamnés du Death Row et qu'il a été congédié.

Ce matin René et moi avons échangé quelques minutes avec cet homme âgé et souriant. Avec sa femme, à qui Rickey-Lynn fait de grands signes de sympathie, ils viennent cinq matinées par semaine visiter des prisonniers ici.

« *What else ?* », se dit Rickey à lui-même, à haute voix en savourant ses chips et ses chocolats en alternance, ce qui nous étonne quand-même un peu.

Quoi d'autre ?

Nous lui demandons s'il souhaite nous parler de lui, de son enfance, de sa manière de vivre ici ?

Rickey a l'air satisfait de cette perspective.

Parfois il se penche au ras de la vitre, et tourne son regard vers la lumière venue du grand espace engazonné.

Mais si nous deux, René et moi, pouvons nous réjouir des verts tendres et des élans du jardin de printemps, lui, Rickey, n'a qu'une vue sur les distributeurs tant convoités tout à l'heure.

J'observe qu'aucun prisonnier ne verra l'extérieur depuis le lieu clair où nous nous trouvons.

Le positionnement des cages semble étudié pour cette privation.

Il parle et il mange, Rickey-Lynn, et il déguste les chips aux parfums différents.

Il a du chocolat sur ses doigts, il rit.

Je lui dis : « *Tu n'as rien pour t'essuyer* », comme on parlerait à un petit gourmand.

Il dit : « *Je vais essuyer mes mains sur mon vêtement* » et il en fait le geste, les doigts ouverts, à quelques millimètres de sa blouse immaculée, la mimique et les yeux rieurs.

Ou bien, il ajoute : « *Je vais me sucer les doigts, comme les gosses.* »

Nous rions aussi.

Mais voilà que du sas vitré une marée de gardiens et gardiennes volubiles déferlent sur le couloir de la mort...

Ils entrent et se répandent partout.

Ils sont en nombre, derrière nous, et à gauche et à droite.

Nous les voyons à travers les grillages derrière le couloir par lequel Rickey a rejoint sa cage... Ils inondent notre précaire intimité.

Inquiète, je demande à Rickey : « *C'est quoi, tout ce monde, que se passe-t-il ?* »

« *Oh ! Ce n'est rien, la visite de la nouvelle promotion qui prend contact avec le couloir de la mort. Ils vont bientôt partir.* »

Et ils partent, en effet.

Comme un raz-de-marée grise qui se retire.

Il me semble pour avoir évalué leur densité dans l'espace, que ces braves hommes et femmes, dévoués au bon ordre de la société américaine étaient entre quatre-vingt et cent...

Le calme relatif revient.

À chaque déclenchement des turbines qui maintiennent le froid dans les distributeurs de "*Junk-Food*", le vrombissement bruyant nous oblige à nous taire.

Mais tous les trois ensemble, nous sommes infiniment contents, infiniment patients.

TROISIÈME HEURE

Rickey parle de son mode de vie ici.

Enfermement vingt-trois heures sur vingt-quatre dans une cellule personnelle.

L'ouverture sur l'extérieur est d'environ vingt centimètres de hauteur sur quatre-vingts de largeur. Une fente horizontale qui laisse passer la lumière.

C'est ce que nous comprenons...

Rickey au début de son incarcération en 1994 voyait à travers cet espace, des arbres et des oiseaux. Maintenant il est dans une autre cellule.

Il ne voit plus... rien.

Je lui demande s'il est respecté ici, si les contacts avec les gardiens sont bons.

Et il me parle de leur travail si dur, si stressant, à ces gardiens, de leur condition difficile en tension entre leur proximité avec les prisonniers et la rigueur administrative. Il est plein de compassion pour eux et insiste sur leur mérite. « *Aujourd'hui, je ne voudrais pas causer du tort aux autres, et si je pouvais faire du bien, je voudrais le faire.* » Le regard de Rickey-Lynn est grave et profond. Rickey a appris à lire et à écrire à Huntsville, la prison voisine. Ce sont des prisonniers lettrés qui l'ont enseigné. Il dit : « *Je lis très lentement.* » Je dis, moi aussi, mais René lui, écrit des livres... Ça l'intéresse, il voudrait écrire son histoire. Il croit en Dieu. Il a été baptisé par le Pasteur en 1996. Rickey croit en Dieu. Je suis, du coup, encore plus près de lui, avec ce dénominateur commun d'importance.

Il entame l'histoire de son enfance, de sa vie de violences avec son père qui l'a enseigné dans le vol. Il aurait voulu l'abattre lui-même tant il maltraitait sa famille. Il dit ses deux sœurs, son "*baby-brother*" et sa grand'mère maternelle qui lui a appris à pêcher. Il a vécu du côté de Dallas. Nous sommes concentrés, René et moi, chacun tendant l'oreille dans son récepteur. Nous essayons de capter et comprendre, les phrases, le sens. Rickey se rétracte, il a fermé ses yeux, son teint s'est plombé, il se recueille sur ses mots dans sa tête, avant de les prononcer doucement avec ses lèvres devenues amères. Rickey parle de sa mère, de son amour, de tout ce qu'elle a fait pour lui, ainsi que pour ses autres frère et sœurs. Il parle de sa vive dépression à lui, au moment où elle était si malade, et des difficultés qu'il a eues dans le même temps pour se faire comprendre par les membres de l'association. Il dit : « *J'étais très bas.* » Ses paupières sont hermétiques. Il se resserre sur une douleur qu'il contient, clos sur lui-même. Seuls ses mots l'ouvrent sur le monde. Le visage de Rickey-Lynn se défait dangereusement me semble-t-il. René et moi nous nous regardons inquiets.

QUATRIÈME HEURE

Et si nous avions conduit Rickey là où il ne fallait pas aller ?

Mais Rickey continue son énumération implacable.

Ses traits sont totalement affaissés.

Sous ses yeux clos, l'ombre s'étale en poches sombres.

Ses paupières inférieures se doublent de cernes charbonneux, tirent vers le bas.

Rickey semble vouloir parler de sa mère : elle, encore, encore.

Elle est morte l'année dernière, elle avait cinquante neuf ans.

Elle était très fatiguée. Elle était venue le voir dans le couloir de la mort.

Je dis : « *Rickey, my dear, nous ne voulons pas que tu te sentes trop mal.* »

Il dit : « *Non, non, c'est dur mais personne ne m'écoute parler de moi, comme ça, c'est bien même si c'est triste.* »

Il a relevé sa tête Rickey-Lynn Lewis.

Il nous parle de l'espoir qu'il met dans sa dernière requête, de son désir d'entendre la dernière cassette audio de sa victime.

Il espère y trouver des pistes pour alimenter sa version des faits.

Je suis parcourue par un frisson d'horreur...

Visiblement Rickey ne sait rien encore de ce que nous, nous savons déjà.

Rickey s'anime. Il retrouve son sourire qui rayonne. Ses dents blanches brillent.

Nos trois mains posées ne se lâcheront pas.

Il parle de son amour des chevaux, des chiens, des promenades avec la grand'mère maternelle dans les bois et des pêches de poissons-chats.

Il parle de ses amis qui le soutiennent, qui lui écrivent.

Il essaie de prononcer leurs noms avec le bon accent français : nous répétons, il répète : « *Geneviève, Dominique, Sandrine.* »

Et il redit son bonheur d'avoir vu Tim cette année, et comment tous ces correspondants européens - nous comprenons une trentaine - à qui il s'efforce d'écrire, lui donnent le courage de vivre.

Au début dit-il, il ne savait pas rédiger une lettre.

Maintenant il rédige son courrier tout seul.

Parfois, encore, son visage se délite, devient gris comme de la cendre, s'effondre vers le bas.

Ses yeux se serrent sur toute la douleur qu'il porte, comme une mère grosse d'une grossesse qui la tue.

Comme une mère qui porterait un enfant mort qui la ferait elle-même mourir...
J'ai peur pour lui.
Je me doute que René aussi.
Je ne voudrais pas quitter Rickey dans cet état.
Dans une demi-heure, nous, nous allons repartir dans le tapis somptueux des fleurs sauvages de la campagne du Texas.
Rickey-Lynn Lewis restera seul derrière nous.
L'administration implacable en a décidé ainsi.
It's the Law.
C'est la Loi.
Quelle Loi ?
Quelle Loi ?
Une Loi qui punit les pauvres...
Rickey-Lynn avait cessé de manger.
Son fameux sandwich au fromage et au roast-beef est totalement décongelé.
De temps en temps, René et moi l'avons invité à aérer les fines tranches de viande pour qu'elles se réchauffent à l'air ambiant.
Rickey mange à nouveau, à belles dents.
Une bouchée de viande et une bouchée de gâteau au "peanut butter" et au chocolat...
Mange, mon petit, mange.
Tu me rappelles mon enfant,
Tu pourrais être mon enfant.
Mais que t'a-t-on fait ou que ne t'a-t-on pas fait pour qu'un jour tu sois soupçonné en tant que, ce que visiblement tu n'es pas aujourd'hui, Rickey-Lynn Lewis, un meurtrier ?
Une gardienne passe discrètement derrière la cage, côté grillage.
Pour l'heure de Rickey-Lynn.
Une autre gardienne passe discrètement devant la cage, côté verre.
Pour notre heure à nous.
L'heure de Rickey-Lynn est aussi notre heure.
Nous avons tous trois encore cinq minutes de cadeau.
Après notre départ, Rickey va digérer le délicieux repas pendant son heure de "promenade".
Dans la "day-room" une pièce fermée où il tournera en rond seul dans un parcours balisé de sorte qu'il ne puisse jamais rencontrer personne.

Il entendra cependant ses compagnons d'isolement et parfois ils pourront se parler à travers les cloisons de leur enfermement hermétique.

Rickey-Lynn, nous l'avons bien compris, est en cellule d'isolement vingt-trois heures sur vingt-quatre, et son heure de promenade se réalise dans la solitude d'un lieu clos...

Ce soir, il ne veut pas manger.

Il ne veut pas mélanger, dit-il, la nourriture de "*l'extérieur*", celle partagée avec nous et celle de "*l'intérieur*".

Il va dormir.

Il a un lit avec un matelas correct.

Il a pu s'acheter un oreiller.

Et l'été, avec l'argent du don d'un particulier, il a acquis un "*fan*" un grand ventilateur qui lui permet d'être au frais.

Il va dormir sûrement.

Pour ce qui concerne les nouvelles du monde, dans son monde à lui il en a le son, pas les images.

La prison distribue la télévision sans l'image...

Je suis saisie d'écœurement.

Quels esprits pervers ont eu cette idée là !

Le temps passe vite, mais ce n'est pas le temps qui compte, c'est l'instant...

Rickey-Lynn se réjouit.

« Demain matin, dit-il gaiement, nous pourrons avoir une photo de nous trois. »

Le mardi, c'est le jour de la photo.

Nous allons nous quitter avant que ne vienne le gardien.

C'est la demande de Rickey-Lynn.

Nous appuyons nos mains bien à plat sur la vitre, nous serrons chacun de son côté nos poings.

J'envoie des baisers à Rickey-Lynn en soufflant doucement sur ma main.

René lui fait des signes affectueux.

Il nous répond à l'identique.

Et nous partons, René et moi, précipitamment.

Quelqu'un arrive dans le couloir grillagé et nous ne voulons pas voir menotter Rickey-Lynn Lewis.

Pour nous Rickey-Lynn Lewis est un homme.

On ne menotte pas un homme.

En quittant la cage de Rickey, nous passons devant le petit bureau qui ce matin était occupé par une jeune gardienne.

C'est un tout jeune homme, à présent, un vrai adolescent boutonneux et frêle, qui a pris la relève.

Nous échangeons un sourire courtois.
Ce très juvénile homme a encore des yeux d'enfant.
Nous repassons dans le sens de la sortie, tous les sas de ce matin.
Devant la dernière frontière, c'est à l'aimable nouvelle gardienne - elle aussi a été relevée - que je demande des précisions sur la prise de la photo avec Rickey-Lynn, demain.
Aucun problème, vraiment, la photo coûte trois dollars pièce.
Elle est très bien faite, précise mon interlocutrice, « *On ne voit pas la vitre, on croirait vraiment qu'il n'y a pas de vitre !* »
Je soupire, René aussi.
La monstrueuse inconscience de cette personne à l'allure paisible de bonne mère de famille fait passer un grand frisson de dégoût dans mon corps.
Je demande s'il nous serait possible de voir Mrs C. qui a permis notre visite.
« *Non, elle n'est pas disponible* » dit la gardienne-hôtesse d'accueil.
Nous avons repris la route fleurie.
Il est treize heures quarante cinq.
Il y a beaucoup de lumière et de doux dans l'air.
Mais, nous, nous n'avons pas faim, pas soif, nous n'avons désir de rien.
Nous allons plonger dans la campagne somptueusement ornée du printemps du Texas, rouler pendant une heure vers la petite ville de Huntsville, pas très loin de Livingston.
Les chapelles simples, bâties de simples planches rustiques ou soignées et coquettes foisonnent dans le décor de verdure.
Monstrueux.
La route passe au ras de l'eau, au-dessus du somptueux lac Livingston. Il est tout argenté, grand comme une mer.
L'air vibre dans la lumière.
Mais je suis si triste, si triste que je ne peux que tenir la main de René, et nous nous taisons solennellement.
Je ne cesse de penser à Rickey-Lynn Lewis, là-bas derrière nous.
Il a retrouvé l'ombre et la solitude de sa vie terrible.
Nous arrivons à Huntsville.
Elle aussi est célèbre pour sa prison modèle.
Une des cent-soixante-dix prisons du Texas.
Celle où "On" - et "On" n'est évidemment personne - exécute les "offenders".

C'est là qu'a lieu une partie des exécutions légales de la démocratie américaine.

Grâce au plan parfait donné par Tim, nous trouvons sur-le-champ le modeste bureau du "Trust-Fund".

Il recueille les fonds déposés sur le compte des prisonniers du Texas.

Une personne du troisième âge, d'allure douce et paisible nous fait remplir un simpliste formulaire.

Nous avons la somme que l'association dépose sur le compte de Rickey-Lynn en billets.

Même pas besoin de remplir la case réservée au nom du déposant...

L'opération a demandé deux minutes.

Et notre calme secrétaire ajoute à son courtois au revoir : « *Are you visiting here, it's such a good weather !* »

« *Etes-vous touristes ici? Il fait si beau !* »

Et c'est trop pour moi.

Je lui dis, glaciale, que comme elle l'a sûrement compris, nous revenons de Polunsky-Unit où nous avons visité Rickey-Lynn.

Que ce que nous avons vu là-bas est si triste que nous ne nous promènerons pas sous le soleil du Texas cet après-midi, non, ce n'est pas possible, et que ce qui se passe là-bas, est une honte pour son grand pays prétendument démocratique et un péché devant le Dieu de tous les hommes.

Pas seulement "*the God of America*".

Aucun homme n'a le droit de tuer un autre homme.

Nous sommes tristes.

Elle dit qu'elle est d'accord et désolée.

Nous sortons vers le soleil.

Nous rentrerons directement à Houston, sans boire, ni manger.

Nous sommes vraiment trop tristes.

D'une lourde tristesse infinie...

En échangeant nos points de vue, René et moi, nous arrivons à la conclusion que Rickey-Lynn ne sait pas la menace qui plane sur lui.

Il parle d'un espoir de "*rehearing*", si nous avons bien compris, de "*ré-écoute*" des arguments pour sa défense.

Nous savons que son recours a été rejeté.

La vie de Rickey-Lynn est sous l'épée de la dernière chance et Rickey-Lynn ne le sait pas encore.

CHAPITRE III

JOUR DEUX

1er Avril 2003.

C'est le second jour.

Il n'y en aura pas d'autre après.

Nous reprenons le chemin de Polunsky-Unit, à la fois familiarisés et donc rassurés sur le déroulement des heures à venir et en même temps abattus par la perspective d'adieux inévitables...

Dès l'entrée, nous allons au guichet pour re-préciser que nous désirons une photo.

Aucun problème.

Comme hier, une noria continue de gardiens et gardiennes franchit les sas.

Chacun se rend allègrement à sa tâche, donnant son badge d'entrée, arborant en bon ordre les mêmes vêtements impeccables portés sur des cintres à bout de bras.

Mais aujourd'hui, les visiteurs sont très nombreux.

Nous donnons nos passeports.

En attente, comme nous, elle aussi, une très jolie jeune femme visiteuse, nous interpelle.

Elle est suisse, elle est visiblement contente de parler français.

Elle vient régulièrement dit-elle, deux fois l'an, rencontrer deux prisonniers dont l'un a déjà sa date d'exécution et l'autre l'attend.

La gardienne nous fait un signe : « *no more picture* », plus de photo.

Je souhaite ne pas avoir compris.

Elle confirme. Je demande : « *Peut-être, plus tard, dans la matinée ?* »

Elle dit sèchement : « *No, no more pictures, and may be forever !* »

La jeune femme suisse est furieuse.

René lui parle du calme qui émane de Rickey-Lynn.

Elle dit, en colère : « *Ne soyez pas dupes, ici beaucoup se révoltent, c'est terrible. Je vous assure que beaucoup deviennent fous.* »

Le Pasteur rencontré hier et sa femme sont là.

Ils nous parlent de Rickey.

« *C'est un homme bon, très bon. Je l'ai baptisé en 1996* », dit-il.

« *C'est un homme exceptionnel. Ici le système est horrible.* »

Par trois fois il répètera : « *Ils sont fous, ils sont fous, ils sont fous !* »

Nous entrons avec le flot des visiteurs, nous nous dirigeons sans une seconde d'hésitation vers le couloir de la mort.

Sur notre badge jaune canari le numéro de référence a changé mais il y toujours les deux lettres **D.R.** "*Death-Row*".

J'ai un joli petit gilet vert soyeux. Dès que j'aurai passé tous les sas, j'en tirerai le côté droit sur mon étiquette, et Rickey-Lynn ne la verra plus...

Nous arrivons à huit heures un quart sur le lieu de rendez-vous et la gardienne-secrétaire nous invite à nous presser : Rickey-Lynn est déjà dans sa cage.

Ce n'est pas la même que celle d'hier, elle n'est plus en face des distributeurs, mais en face d'autres cabines vitrées et grillagées où déjà d'autres prisonniers sont exposés, dans l'attente de leurs familles ou amis.

Sans vouloir regarder j'ai été obligée de voir.

Ce que j'ai vu m'a glacée.

Certaines cages étaient remplies par des montagnes de chair, formes énormes, vaguement humaines.

Surmontant ces masses, parfois, des faces de bêtes.

Je me demandais alors si ces êtres étaient responsables des actes terribles dont ils étaient accusés ?

La question de l'enfermement sans soins psychiatriques particuliers se posait à l'évidence au premier coup d'œil, à toute personne de bon sens.

PREMIÈRE HEURE

René et moi, nous nous asseyons en face de Rickey-Lynn rayonnant dans son sourire.

Ses yeux veloutés brillent de joie.

Il est beau, dans son vêtement blanc immaculé.

Je ressens pour lui une vive affection.

Celle de deux humains reliés par leur dénominateur commun essentiel :

La tentative de vivre dans la reconnaissance mutuelle de leur bonne volonté. Vivre quoi qu'il arrive...

C'est ce que nous montre Rickey-Lynn, enfermé vivant, et attendant, au mieux, le bon vouloir d'une fausse justice qui prétend décider de sa mort.

Une fausse justice qui veut et va implacablement lui imposer son destin.

René et moi posons ensemble nos mains sur la vitre, contre celles ouvertes de Rickey-Lynn.
Nous nous regardons longuement.
Puis, nous prenons nos lourds combinés téléphoniques.
Il est là depuis huit heures ce matin.
Il ne sait d'ailleurs pas pourquoi les gardiens l'ont fait descendre à huit heures aujourd'hui, et à neuf heures et demi hier.
Je me réjouis en moi-même que nous ayant précédés, il nous ait fait échapper à l'humiliant démenottage.
Je crois, pour ma part, que le plus humilié est, bien-sûr, le gardien...
Voilà devant nous une matinée grande qui commence.
Nous ne sommes que dans l'instant, que dans l'instant...
Rickey a dormi très fort, il se sent bien et d'ailleurs il a oublié le petit aérosol pour calmer son asthme, dans sa cellule.
Il se réjouit à l'idée de la photo souvenir que nous aurons tout à l'heure, mais nous lui annonçons que non.
Il n'y aura pas de photo et "may be for ever", peut-être pour toujours...
Rickey-Lynn a l'habitude des frustrations sans contestation.
Tous les trois nous concluons que nos présences réciproques sont bonnes à vivre et que c'est bien.
Nous lui demandons comment il est installé dans sa cellule.
Dans un espace d'environ quatre mètres carrés.
Il peut écrire, il a un petit rangement.
Pas de poster au mur.
Il rit : *« Ils ont peur qu'on s'évade en creusant des trous derrière. »*
Il peut prendre une douche chaque jour.
Il peut aller pendant une heure dans "la day-room" où il marche seul.
L'argent de l'association lui permet d'avoir de belles chaussures de marche, moelleuses à souhait. Il veut nous les montrer.
Alors Rickey-Lynn soulève sa jambe et dans le même instant, faute d'exprimer mon indignation, je crie en dedans, sous l'effet de l'écœurement de ce que je vois : sur le tissu du pantalon de Rickey-Lynn, entre le genou et la cheville, de belles lettres d'or de plus de vingt centimètres brillent sur le tissu de neige.
Deux lettres qui reviennent comme une obsession, en flambantes majuscules : **D.R.** le "Death-Row", la honte de la démocratie américaine.
Je sens une vague nausée.

Je me souviens que les États-Unis d'Amérique viennent au cinquième rang mondial des états tueurs légaux.
Juste après la Chine, l'Arabie Saoudite, l'Iran et le Congo.
Je le dirai à Rickey-Lynn tout à l'heure.
Je lui demande comment il fait pour avoir des vêtements aussi blancs.
Et bien, il les lave lui-même, dans son lavabo, avec ses chaussettes.
Il ne mélange pas son linge avec celui de la communauté.
Il sèche sa lessive avec le grand ventilateur offert par un correspondant.
C'est bien.
Il aime dessiner. Parfois il dessine. Ses modèles : des chevaux.
Il s'y connaît Rickey-Lynn, en chevaux, il y est intéressé depuis toujours.
Il a donné des dimensions d'enveloppes à Tim pour le rangement de ses oeuvres.
Nous devons les trouver et les envoyer depuis un magasin de Livingston d'où les prisonniers sont autorisés à recevoir leur marchandise.
Rickey-Lynn aime aussi les chiens. Il connaît beaucoup sur eux.
René et moi, pauvres en compétences en ces domaines, parlons de la Camargue et des gardians.
Dans ma mémoire, je retrouve un vague savoir à propos des chevaux "Apalouza" et quand Rickey m'entend dire ce mot-là, il me convoque à une petite interrogation orale...
Et heureusement, je réponds à toutes ses questions.
Les "Apalouza" viennent des grandes prairies, "les Palouses" d'Amérique Latine, ils ont été élevés par les Indiens et les colonisateurs et puis introduits en Amérique du Nord, on les trouve jusque dans l'État de Washington.
Et Rickey aiguillonné pousse plus loin l'épreuve.
Il me pose une question subsidiaire comme pour m'accorder une mention : « *Et quelle est la couleur de leur robe ?* »
Ouf, je le sais, j'ai réussi mon interro !
Je dis : « *La robe des Apalouza est tacheté de gris ou de brun, des petites taches rondes comme des taches de rousseur.* »
Oui, c'est ça, Rickey-Lynn approuve.
Et nous rions tous les trois.
Il explique comment, une fois par mois, tout le Couloir est "locked down", verrouillé et fouillé de fond en comble.
Dans cette période aucun prisonnier ne peut envoyer de lettre ou accéder à quoi que se soit qui viendrait de l'extérieur.

Les visites sont supprimées.

Sur ce qui s'est passé hier, sa grande tristesse, il nous rassure.

Ça lui a fait du bien de parler. Hier au soir, il ne se sentait pas déprimé.

Ici, il écoute beaucoup les nouvelles, avec la télé sans images !!

Nous comprenons qu'il suit avec intérêt les affaires du monde, de l'Amérique dans le monde.

Son point de vue rejoint à l'évidence le mien.

Il parle du rôle de "gendarme sur la terre" que se donne le Président pour faire oublier à ses compatriotes l'état catastrophique des affaires sociales.

« *C'est une démocratie, un pays de justice et de liberté pour les riches, pas pour les pauvres.* »

Rickey, comme nous, souhaitait le désarmement de l'Irak et sûrement pas la guerre.

Je lui dis que, le 16 mars, j'ai participé à une manifestation sur la place aux Fontaines, à Houston.

Je pense qu'il y avait bien deux cents personnes, petites chandelles allumées à la main, demandant la paix et "no blood for oil", pas de sang pour du pétrole.

Rickey parle de Arafat et Sharon.

Des inégalités criantes.

Ce matin René a pris un petit stylo discret dans la poche de sa chemise et une feuille de papier pliée.

Il écrit les noms d'homme d'État dont Rickey parle, pour être sûr de bien le comprendre.

Il pose la feuille sur la vitre et Rickey-Lynn approuve en riant.

Nous évoquons "*la colombe de la Paix*" nous faisons à trois une digression sur "Christophe Colomb" le soi-disant héros européen.

Il a lu, lui, Rickey, très lentement, un livre offert par une amie qui l'a toujours aidé.

Il l'appelle Sister Mary. Elle est décédée il y a peu de temps

« *I miss her bad* », *elle me manque durement.* »

Son visage s'assombrit quand il parle de cette perte récente.

Ce livre compte deux cents pages qu'il a traversées une à une.

Il a appris les destructions, les exactions, les violences et les contraintes faites au nom de la civilisation par les faux héros d'une fausse histoire glorieuse.

Il sait regarder dans les coulisses.

Je me demande comment Rickey-Lynn peut avoir l'esprit tellement éveillé avec des informations aussi censurées que celles que nous avons reçues depuis un mois ?

Oui, nous sommes d'accord, ceux-là, dont il parle, ne savent pas ce qu'ils font.

Nous nous retrouvons tous deux, approuvés par René, dans La Parole libératrice inscrite comme un message éternel dans le cœur des Evangiles.

Il croit que les gardiens et les bourreaux du monde et d'ici sont plus à plaindre que les prisonniers qu'ils torturent et exécutent.

« Ils ne savent pas ce qu'ils font. »

Oui, Rickey-Lynn, les tueurs de tout acabit ne savent pas ce qu'ils font.

Je suis d'accord. Je suis d'accord Rickey-Lynn.

Et comment de derrière cette glaciale glace blindée, comment depuis ta cage grillagée, toi Rickey-Lynn, convaincu de viol et de meurtre peux-tu affirmer cela comme une évidence si forte aujourd'hui pour toi, sinon parce que tes yeux se sont ouverts et que tes oreilles ont entendu le message enfoui en tout homme ?

Nous jubilons ensemble.

Rickey-Lynn dit : *« Je remercie Dieu, Il a toujours été là pour moi depuis que je suis né. »*

Je crois comprendre cette phrase que dément la vie douloureuse et catastrophique de Rickey-Lynn.

Sa vie apparente.

Et survient la butée sur le grand Paradoxe : c'est cette vie ratée et monstrueuse qui a conduit Rickey-Lynn, précisément à la rencontre de ce qu'il a de grand en lui.

La rencontre dont aujourd'hui il parle avec tant de calme et tant de certitude, tant de densité.

Pour ce qui me concerne, je croise Rickey-Lynn dans l'espace flamboyant où tout l'obscur s'éclaire, où tout le monstrueux de l'homme se dissout.

Oui, Rickey-Lynn : *« Ils ne savent pas ce qu'ils font. »*

Tes yeux pleins de douleur sont des yeux qui pardonnent.

Je ne veux pas savoir ce que tu as réellement fait, hier.

Ce que je crois c'est qu'aujourd'hui tu ne veux plus nuire aux autres.

Dans sa dernière lettre reçue juste avant notre rendez-vous, Rickey-Lynn nous avait dit :

« Je ne comprends pas pourquoi j'ai dû traverser cette vie derrière moi, avec tellement de choses terribles, et quand tout semble arriver à une fin, voilà que je rencontre tant de nouveaux amis qui m'aiment pour ce que je suis et qu'aucun n'essaie de me faire mal. J'aurais pu les rencontrer avant, il y a bien longtemps... »

Mon bonheur est intense, je ressens que Rickey-Lynn et René sont heureux aussi.

DEUXIÈME HEURE

Le temps est passé vite.

Rickey-Lynn nous questionne sur nous deux, René et moi, sur nos vies, sur nos enfants.

Lui, il a un fils de dix-huit ans mais il ne le voit pas. Ce fils ne sait pas ce qu'il veut faire à l'avenir.

Dans la cage l'air s'alourdit.

Rickey dit, encore : *« Je ne vois pas ma famille, c'est comme si je n'avais personne ici. »*

Nous nous empressons de changer de sujet.

Le visage de Rickey s'affaissait dangereusement.

Autour de nous, dans le couloir commun au parloir, l'animation est constante. Les visiteurs sont volubiles.

Le défilé des prisonniers dans les couloirs grillagés, devant et derrière nous, est incessant.

Parfois, je vois passer la silhouette monumentale d'un prisonnier menotté, suivi de l'autre, non moins monumentale d'un premier gardien et d'une menue jeune-femme en doublage.

Le spectacle est stupéfiant.

Hier, René et moi, nous avons remarqué un gardien de grand âge gigantesque et sculpté par les ans, la chevelure abondante et toute blanchie qui participe aux navettes.

Aujourd'hui, il est là encore, imposant et solennel dans son costume gris impeccable.

Et je me demande comment cet ancêtre colossal peut parler de sa vie à ses petits-enfants.

Je demande à Rickey-Lynn si la mixité ne pose pas de problème.

« Oui, dit-il, surtout dans la prison des femmes où les prisonnières ont parfois des relations sexuelles avec leurs gardiens. »

Certains sont passés en jugement. Ils ont été condamnés.

Je me demande comment dans cette Amérique si puritaine, cette surprenante mixité tentatrice se prolonge ?

Tout à coup, nous voyons Rickey-Lynn s'animer.

Il fait de grands signes à quelqu'un derrière nous. Il rit de plaisir.

Et nous, nous nous retournons, et nous voyons dans la cabine de l'autre côté du couloir un immense jeune homme noir, fort comme un grand arbre, le crâne soigneusement rasé et le visage illuminé de sourires. Il porte de fines lunettes cerclées de doré.

Rickey nous dit : « *Celui-là, c'est mon voisin direct. Je le sais, même si nous sommes censés ne pas nous voir. Celui-là, c'est une lumière pour le "Death-Row". Il n'est jamais déprimé, c'est une vraie lumière, pourtant il est jeune. Il doit avoir trente cinq ans.* »

Le colosse nous fait un petit signe discret derrière sa vitre blindée.

Le soleil brille quand même dans le couloir de la mort.

Personne n'empêchera un homme de sourire et de croire en l'autre, en dedans de lui.

L'atmosphère générale est presque joyeuse.

Autour de nous, il y a des parents et des amis soucieux de ne pas perdre une seconde de ces exceptionnelles rencontres.

Je prends, une fois encore, et ici plus qu'ailleurs, la mesure du temps offert, glorifié dans l'instant.

Derrière la cage, le frôlement d'un uniforme, le tressaillement d'une main sur le grillage interrompt nos paroles.

Une gardienne aimablement montre une lettre à Rickey-Lynn, et la pliant la passe par un des trous en losange de la paroi.

Mon sang se glace dans mon corps.

Je jette un coup d'œil sur ma montre. Il est neuf heures et demie.

Rickey-Lynn prend délicatement la lettre étroite et longue, scrute très longtemps les tampons des dates successives sur son côté droit, observe la petite étiquette qui dit son nom et recouvre l'emplacement de départ de ce même nom...

René et moi nous jetons un regard de détresse.

Rickey-Lynn lève la tête, il ne se presse pas.

Il dit d'une voix plate : « *It's my lawyer* ». "C'est mon avocat. »

C'est précisément ce que nous ne voulions pas entendre.

René et moi sur le côté nous lançons un regard atterré.

Nous ne voulions justement pas cela...

Et Rickey-Lynn n'ouvre pas la lettre, pas encore.

J'espère qu'il va la garder et l'emmener dans sa cellule.

Je ne veux pas être là quand il va l'ouvrir et apprendre les mots et le sens des mots qu'elle contient.
Mais nous sommes, René et moi, en face de Rickey-Lynn.
Il tourne l'enveloppe dans tous les sens.
Elle est partie le six mars du bureau de son avocat commis d'office.
Il habite à Huntsville, à moins d'une heure d'ici...
Nous sommes le 1er avril, aujourd'hui.
Sinistre farce.
Tout à coup, Rickey ouvre brutalement la lettre, en faisant de grosses dentelures sur le bord de l'enveloppe.
Il extirpe le feuillet presque vide d'écriture.
Et il lit.
Et il lit tout haut.
De notre côté René et moi avons suspendu notre respiration.
Les secondes se sont figées dans leur course.
Rickey-Lynn dit d'une voix très serrée sur elle-même, en détachant les mots :
« *My rehearing is DENIED.* »
Son cas ne sera pas ré-entendu.
C'est le dernier recours possible qui lui est refusé.
Et nous comprenons que l'horreur de l'annonce est dite et entendue.
Mais il me semble que Rickey-Lynn n'a pas encore capté le sens de cet énoncé-là qui arrête sa vie.
Je n'entends plus rien de ce qui se passe hors de ce fil entre Rickey-Lynn et moi, qui transporte sa stupeur violente.
Il lit et relit dans une platitude qui me fait ressentir qu'il ne sait pas encore le sens de ce que disent les mots.
Rickey ne sait pas encore avec son corps ce que son cerveau a capté comme une information certaine mais encore lointaine, périphérique, loin du centre de lui et tenue par sa propre main, au bout de son bras.
Et puis lentement, il me semble que sa conscience tout doucement inclut cette annonce satellite et terrible.
Le visage de Rickey-Lynn devient si triste que c'est difficilement soutenable.
Il se penche doucement, il appuie une de ses mains sur la vitre et René et moi, nous nous précipitons pour la saisir à travers l'hermétisme du verre plombé.
Le verre plombé est là.
Quel esprit très malade a inventé qu'un homme pourrait recevoir l'annonce de sa mort préparée minutieusement par

d'autres, seul, par une simple lettre de papier blanc, couronnée d'un simple en-tête d'un simple avocat commis d'office, par une simple administration impassible... derrière un verre plombé ?

Quel esprit très malade a inventé que la vitre empêcherait tout témoignage d'amour d'un humain à un autre humain ?

Rickey-Lynn est un homme de quarante années, abyssement seul.

Et nous ressentons, René et moi, une abyssale tristesse.

Rickey-Lynn a reçu dans son entendement ce qui lui est dit, et ce savoir se transmet lentement, comme à regret à son corps, celui qu'il a.

Cela fait très peur.

Rickey-Lynn appuie la feuille sur la vitre et nous lisons les quelques lignes dramatiques.

C'est le mot "DENIED" écrit en gros qui saute aux yeux, dès le premier regard...

René écrit tout, sur le petit papier, le même qui tout à l'heure alignait la liste des courses.

Rickey-Lynn soupire, accablé.

Je connais moi-même l'effet du flirt serré avec la mort et cette peur que j'appelle "cellulaire" qui n'est pas traduisible avec des mots.

Je l'ai vécue, il y a dix-sept ans en arrière.

Je l'ai vu vivre souvent, accompagnant dans l'agonie des femmes parfois très jeunes, atteintes de cancer.

Mais ce que je vois là est infiniment plus violent et inadmissible.

La mort prochaine de Rickey-Lynn Lewis, petit enfant crucifié de naissance, clôture un cycle tragique.

Rickey-Lynn a régurgité comme dans un trop plein, la violence qu'il a subie, dans une même violence qu'il a donnée, et il doit encore, et encore, jour sur jour, nuit sur nuit, marcher vers son calvaire.

Je me sens très faible et vivante à la fois, face à cet ignoble fonctionnement de notre monde.

Rickey-Lynn a presque appuyé sa tête de petit agneau pelé sur la vitre.

On croirait qu'elle pèse une tonne.

Elle pèse le poids de la douleur du monde.

Rickey-Lynn parle.

Sa voix est triste et faible comme une voix qui viendrait de très loin.

Et il dit : « *Mes amis de France auront fait ce qu'ils pouvaient pour me sauver. Mrs Geneviève a un cœur d'or, elle m'a aidé.* »
Et il énumère tous les noms et prénoms de ceux qui ont œuvré à son sauvetage.

Et nous, nous écoutons et nous disons : « Yes, yes. »

Moi je dis : « Dear man ». et René n'ajoute rien.

Rickey-Lynn explique qu'ici, à Polunsky-Unit, on a voulu détruire « *my brain, my spirit, and my soul* », son cerveau, son esprit et son âme, et que maintenant, ils vont tuer son corps mais que personne ne peut détruire son esprit et son âme.

Nous sommes totalement silencieux René et moi.

Nous écoutons avec concentration la souffrance de cet homme qui laisse sa main fermement posée sur la vitre blindée, qui clôt ses yeux de toutes ses forces, qui distille la puissance de mots forts et beaux, comme un poète qui prophétiserait la grandeur de la vie vivante dans la mort d'un désert.

La vie au-delà de la vie, la vie quand bien même la mort passerait.

Dans la mise en œuvre, dans la mise en corps d'une vérité toujours sue de lui, et de nous-mêmes, le corps de Rickey-Lynn Lewis devient véritablement mortel sous nos propres yeux et sans doute aux siens.

Et la douleur de sa chair périssable s'inscrit dans l'ombre des grands cernes noirs qui cernent profondément ses paupières.

Rickey est intérieurement attentif.

Il semble écouter, en lui, une voix qui lui parle et à laquelle il fait écho, à laquelle il prête ses lèvres qui rendent audibles pour nous les mots que lui entend.

Il dit son Dieu.

Il dit que lui, Rickey, il se calme quand il Le prie.

Je n'entends plus rien et je ne vois plus rien de l'agitation autour de moi.

Seul son visage rassemblé sur sa douleur existe pour moi.

Je ne peux partager sa détresse, je ne peux que l'accompagner, *être-avec*.

Dans mon propre désarroi je tends ma pensée vers un Dieu absent et silencieux.

Efficace dans Son absence.

Efficace dans Son silence.

Un Dieu absent et silencieux qui laisse Rickey-Lynn être abysalement seul...

Et sujet de sa vie.

Auteur de sa vie.

Rickey-Lynn acceptant sa mort est auteur de sa vie.
Y compris dans sa propre mort qu'il inscrit dans sa trajectoire,
non comme une fin mais comme un passage...
Il parle du passage.
Du passage et d'un commencement.
Oui, une force immense EN Rickey-Lynn Lewis est AVEC Rickey-
Lynn Lewis.
Personne ne peut la lui ôter, dit-il.
C'est sa Vraie Vie, sa Vie Vivante quoi qu'il arrive.

TROISIÈME HEURE

Rickey-Lynn est un homme de quarante ans.
Il a un corps.
Il est un corps.
C'est bien de se nourrir de toute Parole qui sort de la Bouche
de Dieu, mais c'est aussi l'heure du petit-déjeuner partagé à
trois.
Rickey-Lynn soulève ses paupières.
Rickey a faim il s'agite comme un nourrisson à son heure.
Je n'en reviens pas.
Les distributeurs sont ouverts sûrement depuis un moment.
Nous n'y avons prêté aucune attention.
Cette insolite incursion d'un simple besoin du corps soulage le
sentiment de gravité et d'émotion.
René se lève.
Avec l'aide de la gardienne qui outrepassé visiblement ses
devoirs et peut-être même ses droits, il rassemble les éléments
du festin sur ordre de Rickey-Lynn.
Rickey ne peut pas manger autant qu'hier, bien qu'il n'ait pas
du tout été malade, dit-il.
Sa commande est plus modeste et d'ailleurs, les distributeurs
présentent moins de choix.
Je me trouve donc seule en face de Rickey-Lynn.
*J'ose lui dire : « Tu sais Rickey, il y a plusieurs années j'ai pensé
que j'allais mourir parce que j'avais un cancer. Et j'ai connu
comme toi que c'est seulement mon corps qui risquait de
mourir. Que l'essentiel en moi resterait vivant. Et dans le lieu où
je ne mourrais pas, je n'avais plus peur. J'avais peur juste là où
mon corps allait mourir. Pas dans mon âme. »*
*« J'ai su comme toi que je n'étais pas seule. Toi non plus tu n'es
pas seul. »*
« Oui, je sais. »

Rickey-Lynn me parle de sa mère et je lui demande s'il pense qu'elle est avec lui.

Oui, elle est avec lui.

Les distributeurs ne sont plus complets.

La gardienne s'est permis de faire des substitutions de friandises équivalentes dans la commande de Rickey-Lynn.

Il en est satisfait.

Par le couloir grillagé, comme hier, une autre passe le petit "brown-bag" , par la trappe de démenottage et c'est presque naturel.

Nous avons déjà banalisé et intégré ce qui hier nous apparaissait insupportable...

René s'est rassis.

De l'autre côté de la vitre Rickey-Lynn, à qui nous avons proposé de poser son téléphone pour déballer ses provisions, entre dans la minutieuse cérémonie de son repas.

Le protocole a quelque chose de paradoxalement soigné et dérisoire.

Rickey n'a pas mis sur sa liste son délice au fromage et roast-beef.

Et je lui demande : « Pourquoi ? »

Et il dit que se serait vraiment trop.

J'ai peur qu'il se sente trop mal.

Nous aussi, nous avons commandé je ne sais plus quoi pour accompagner Rickey-Lynn.

Moi, j'ai du mal à avaler et je me contenterai de boire un peu.

QUATRIÈME HEURE

Rickey-Lynn mange et boit son "Dr Pepper".

Il a refait, comme hier, une petite pile bien verticale avec ses gâteaux superposés.

Une sorte de jeu de lego.

Le spectacle de Rickey-Lynn devant sa "junk-food" me semble surréaliste.

J'espère même un moment que nous ne reviendrons pas sur la nouvelle de sa mort planifiée.

Comme si elle pouvait ne pas avoir été dite...

Après tout, le Dieu dont nous parlions tout à l'heure avec Rickey-Lynn n'est-il pas l'espace et le temps qui rassembleraient en les transcendant absolument, tous les points de vue, du pire au meilleur de l'homme ?

Et peut-être alors y aurait-il un espace et un temps où l'âme éternelle que Rickey-Lynn a décrite, pourrait absolument tout ignorer de la mort de son corps ?

Rickey-Lynn serait-il réfugié dans son âme, à l'instant où il goûte le souvenir sucré du "peanut butter" de son enfance ravagée.

Ou bien est-ce seulement le corps présent à nos yeux de Rickey-Lynn qui mange parce qu'il a très faim ?

Une décantation s'opérerait dans les deux cas.

J'ai très peur que Rickey-Lynn ne reparte du côté de la terrible nouvelle.

Et c'est pourtant là que Rickey-Lynn se rend encore.

Sur notre côté droit les visiteurs s'agitent.

Le vagissement d'un tout petit, exigeant et insolite, m'oblige à tourner la tête.

À un mètre de nous, une très jeune femme aux cheveux dénoués tient dans ses bras un nouveau-né et je remarque sa petite tête presque chauve et toute ronde, comme un pois chiche.

J'ai le cœur serré à étouffer.

La jeune mère a déballé un biberon de lait. Le petit enfant se calme. Il boit avec avidité. Dans le couloir de la mort...

Je ne peux éviter de me demander, avec une infinie tristesse, quel souvenir ce petit nourrisson aura rangé dans ses mémoires infantiles ?

Nous avons fait signe au Pasteur qui semble passer d'un box à l'autre.

Je lui donne mon combiné téléphonique pour qu'il parle avec Rickey-Lynn.

Nous ne pouvons envisager de le laisser totalement seul avec la nouvelle de sa mort prochaine.

Le Pasteur nous dit : « *J'ai pris un rendez-vous avec Rickey. Je serai près de lui.* »

Le temps de la vie avance.

Le temps vient vers nous, inexorable et éphémère. Il est midi.

Dans moins d'une demi-heure, nous devons nous séparer, peut-être pour jamais.

Rickey interrompt son nourrissage.

Il boit une gorgée de "Dr Pepper", sa boisson préférée.

Rickey a serré ses paupières sur ses yeux tristes.

Il parle de son âme immortelle, il dit que le Président Bush fait en Irak ce qu'il lui est fait, à lui, ici. Le Président Bush ne veut rien savoir de l'histoire des hommes, il veut tuer

Ici, personne ne s'occupe de sa réelle histoire, et on va le tuer.
Mais le Président Bush se trompe et ses exécuteurs se trompent.
Lui, Rickey, il ne sera pas détruit.
Eux ne savent pas ce qu'il font.
« Personne ne m'ôtera mon sourire. Je ne me plains pas, je ne me plaindrai pas. »
Je lui dis : *« Rickey si ta douleur est trop forte ne la garde pas donne la à porter à cette force qui t'accompagne. »*
C'est comme si je lui faisais cette requête pour me rassurer.
Aussi, je la lui fais deux fois.
Je lui dis : *« J'espère que tu parleras comme tu le fais aujourd'hui devant eux. »* Je pense aux exécuteurs.
Il dit : *« They'll not let me speech. »*
Ils ne me laisseront pas parler.
Je lui demande s'il accepte que je dise ce que nous entendons à l'instant de sa bouche, René et moi, et il me regarde en plein regard et il dit : *« Yes, I trust you. »*
Rickey-Lynn parle de son exécution.
Il se recueille et calcule à haute voix.
Il conclut : *« Je devrais avoir ma date dans vingt jours. »*
La date de son dernier jour.
Il nous dit qu'il voudrait que son ami Tim soit là.
Et aussi Geneviève.
Et il nous demande : *« Est-ce que Geneviève parle anglais ? »*
Et se ravisant : *« Ça ne fait rien, si elle parle pas, on se parlera avec le cœur. »*
Il s'interroge : *« Je ne sais pas si mon baby-brother et mon fils viendront. »*
Nous lui répondons : *« Peut-être que ce serait trop dur pour ton fils. »*
Et il réfléchit : *« Oui, vous avez raison... »*
Il ne sait pas qui l'accompagnera.
Et en même temps René et moi nous l'assurons de notre présence en cas de besoin.
Rickey-Lynn voudrait que ses cendres soient transportées en France.
Rickey-Lynn se ravise.
« Si c'est trop compliqué je veux que mes cendres soient dispersées dans le bois où je me rendais avec ma grand'mère. »
Nous comprenons qu'il a envoyé une lettre.
Il a écrit ses volontés à Tim et à l'Association.
Rickey ouvre ses yeux.

Il considère le reste de ses victuailles étalées sur le petit comptoir devant lui.
Je comprends que son objectif est de ne rien laisser là.
Il mâche lentement.
Il ne lâche pas le combiné téléphonique et nos regards accueillants. Toujours nous lui tenons sa main libre.
Les minutes passent.
Les minutes pressent.
L'échange s'accélère.
Tout à coup Rickey-Lynn appuie le côté de son visage sur sa main droite. Il interrompt son repas de misère.
Il serre ses paupières et j'ai peur de ces grands cernes noirs qui envahissent le dessous de ses orbites, les ailes de son nez, jusqu'à ses pommettes.
Mais Rickey-Lynn semble concentrer les traits de son visage d'homme sur une Parole enfouie dans la narration d'un discours.
C'est comme une énigme qu'il livrerait aux écoutants que nous sommes, René et moi.
Quelque chose qui serait : *« Que ceux qui ont des oreilles entendent. »*
C'est l'énoncé et l'effet de la parabole qui tente d'œuvrer en nous.
La bouche de Rickey-Lynn devient la source par laquelle se dit sa propre histoire et l'histoire de chaque homme.
Il en cite la source, c'est le commencement : Genèse 37, et jusqu'à Genèse 45.
Un très long texte que Rickey dit sans s'interrompre.
L'histoire de Joseph et ses frères : Joseph, aimé de son père accédant, très jeune, à une dimension hors de l'ordinaire, la lecture des songes.
Enfermé dans une citerne par sa propre fratrie, libéré par une passante caravane.
Et puis, plus tard, le même Joseph secourant ces mêmes frères qui avaient voulu le détruire et pardonnant tous leurs actes.
C'est ensuite, et encore, l'histoire de Joseph, immigré en Egypte, rencontrant Potiphar, emprisonné par Pharaon, et, cependant, toujours capable de décrypter les songes...
Joseph sera enfin sorti de sa prison, reconnu en tant que conseiller à la fin de l'histoire.
Joseph sera celui qui éclaire l'énigme du rêve de Pharaon, celui des vaches maigres et des vaches grasses, permettant

ainsi, par la mise en réserve de récoltes, d'épargner des vies menacées par la famine.

Rickey-Lynn parle.

Sans s'arrêter, sans se reprendre, pendant des minutes très denses - il me semble une dizaine - il livre à nos regards qui l'accompagnent ce que je conçois en moi, comme sa désincarcération de Sujet.

Il parle.

Et toute sa posture visible exprime dans sa prostration tragique la souffrance de son corps transpercé par son statut mortel.

Mais sa voix paisible douce et fragile me semble jaillie d'un espace de lui où lui ne craint plus rien.

En lui, un lieu plus grand que lui.

La subtile décantation qui s'est opérée silencieusement sous mes yeux me dit sa chair d'homme.

Elle est d'une part née d'en bas, d'un ventre de mère, et, à ce titre, susceptible d'être regardée et définie comme un objet périssable du monde, et d'autre part appelée, encore, à l'instant et toujours, à naître d'en haut, dans la gloire aérienne de l'âme immortelle.

Rickey est Sujet de lui-même.

« *Nobody kills my soul* ». Personne ne tue mon âme.

Rickey-Lynn Lewis nous dit à l'instant la grandeur qui l'habite.

Il proclame son statut d'Homme.

Son "être sujet" a pris congé de sa dépouille dans l'instant même où il nous dit, brisé, son éternelle maintenance, autrement et ailleurs, dans ce qu'ensemble nous appelons l'âme...

J'essaie de toutes mes forces de rassembler dans ma mémoire ce que Rickey-Lynn, Homme né d'en haut a dit, ou en tous cas, ce que moi, j'en ai entendu.

Rickey-Lynn sourit : « *Certains, dit-il, croient en la réincarnation, alors moi, si je me réincarnais ce serait sous la forme d'un cheval sauvage et il partirait au galop, libre, il volerait dans le vent.* »

Rickey-Lynn s'est repris.

C'était comme si pendant tout le temps de la narration de l'épisode de Genèse, il s'était extirpé de ses entraves.

Enfermé dans sa cage de métal et de verre, l'esprit de Rickey-Lynn Lewis avait volé dans le temps infini, en deçà de sa naissance et au-delà de la mort de son corps mortel.

L'heure de notre départ est imminente.

Je redis à Rickey : « *my dear, n'oublie pas. Si ta douleur est trop grande pour toi, confie la à la force qui t'habite, n'oublie pas.* »
Nous le remercions de nous avoir pris à témoin de ce qu'il sait de grand et de beau, nous lui disons qu'il a été pour nous un enseignant, depuis hier.

Nous réaffirmons tous les trois ensemble, que de toutes façons, nous nous retrouverons dans le Lieu de Paix absolue dont ensemble nous avons parlé.

Rickey tient à finir les derniers vestiges de son étrange repas.

J'observe que la lettre de l'avocat sur le côté droit de la tablette est maculée par une tache de gras, mais qu'importe...

Rickey-Lynn a fini sa dernière bouchée.

Il ne veut rien laisser de comestible qui pourrait aller à la poubelle.

Il rassemble les papiers d'emballage avec application, plie avec minutie le petit "brown-bag" qui, un temps, a servi de nappe.

Les gardiennes, dans le couloir de grillage, derrière Rickey-Lynn et derrière notre dos, annoncent que l'heure est passée et elles offrent cinq minutes accordées en sursis.

Mais nous nous souvenons qu'hier, nous sommes partis avant le menottage de Rickey-Lynn.

Nous lui demandons s'il souhaite que nous nous disions au revoir maintenant.

Il dit : « Oui. »

Et nous lui répétons tous deux que nous serons là, s'il a besoin de nous.

Et surtout que nous sommes sûrs de nous revoir de toutes façons, ailleurs.

Rickey-Lynn sourit de son beau sourire lumineux.

Nous nous remercions ensemble, réciproquement, encore.

Nous serrons nos mains très fort contre la vitre épaisse.

J'envoie des baisers à Rickey-Lynn en les soufflant sur la paume de ma main. Il fait pareil.

René fait des signes d'affection.

Le regard de Rickey-Lynn, intense, passe de celui de René au mien.

Nous avançons, nous ne le voyons plus, nous ne nous retournerons pas.

Je me sens triste infiniment...

A deux pas, nous passons devant la petite gardienne souriante et qui nous souhaite : « *A nice afternoon* », un bon après midi.

Je me penche vers elle, et je lui dis doucement que non, nous n'aurons sûrement pas "a nice afternoon" car Rickey-Lynn a reçu son arrêt de mort.

Elle s'exclame, sincèrement touchée.

Et je lui dis que ce que nous avons vu là, nous allons l'emporter dans nos mémoires et en témoigner en France où il n'y a plus de peine de mort.

Je lui dis qu'aucun homme n'a le droit d'en tuer un autre, que ce que fait ici l'administration c'est un crime devant Dieu et que c'est très triste pour ce pays et pour ses habitants et leurs descendants.

Elle est toute confuse et d'accord, la petite, et René ajoute : « *Cela n'est pas contre vous, vraiment.* »

Nous refaisons dans le sens de la sortie le parcours du matin huit heures.

Il est presque midi et demi quand nous repassons sous le porche d'accueil avec ses mots prestigieux en exergue : **"Professionalisme, Intégrité, Excellence"**

Les gardiens prennent leur relève dans un discret ballet d'entrées et de sorties.

Je conçois que dans le minutieux morcellement des tâches de chacun dans ce lieu-là, aucune conscience collective ne pourra s'éveiller.

L'espace est découpé par les sas.

Les activités du personnel, huit cent vingt et un employés, aussi.

Je me sens si triste et accablée que mes pas sont lourds et ma voix éteinte.

Nous allons partir dans la campagne pleine de fleurs et de soleil vif.

Rickey-Lynn est derrière nous dans sa cellule solitaire et je sais que, jusqu'à la fin de mes propres jours, je n'oublierai plus le regard beau de cet homme.

Sa foi va, pour toujours, galvaniser la mienne.

Oui, j'attends avec confiance, un jour, le rendez-vous promis à Rickey-Lynn Lewis.

Il incarne vivement l'étrangeté d'une énigmatique parole christique dont le sens devient, une fois de plus, pour moi, éblouissant :

« *Laisse les morts enterrer les morts.* »

Rickey-Lynn Lewis ne va pas mourir.

Rickey-Lynn Lewis ne va pas mourir...

RETOUR A HOUSTON

Sur le point de quitter Polunsky-Unit, nous espérons bien faire discrètement quelques photos de l'entrée et de l'extérieur des bâtiments.

Nous allons franchir le dernier seuil, quand René se retourne et demande à la dernière gardienne du dernier sas, s'il est possible de prendre quelques vues de l'Établissement.

Elle dit non, bien sûr, nous ne devons emporter aucune image, ni depuis le parking, ni depuis la route, ni depuis nulle part...

Des caméras nous observent de partout.

Nous sommes susceptibles d'être poursuivis, si nous dérogeons...

Du coup, nous avançons notre véhicule vers la sortie, je fais mine de poser un gilet dans le coffre et René prend, en douce les vues refusées...

Et le résultat n'est pas vraiment professionnel !

Ce petit évènement a fait intermède.

C'est, à présent, un lourd accablement qui nous saisit, dans notre retour silencieux vers Houston.

Avant de nous réengager sur les grands axes routiers, nous nous arrêtons dans une boutique de Livingston.

Tim nous en a bien expliqué l'accès.

Rickey-Lynn attend depuis des mois les fameuses enveloppes dont Tim nous avait parlé, nous avons à cœur de les faire parvenir à leur destinataire.

Rickey-Lynn voudrait y ranger les dessins qu'il fait des chevaux.

Malgré toute notre bonne volonté nous ne trouvons pas le format demandé, et tout à coup, nous nous sentons encore plus tristes, comme si ce détail faisait la goutte d'eau débordant tous les contenants de nos émotions contenues...

Nous quittons Livingston.

Nous nous éloignons de Rickey-Lynn.

Lui, il est enfermé dans sa cellule.

Le chemin vers Houston traverse la campagne flamboyante de couleur.

La ville grande est haute et belle.

Nous sommes happés dans les arabesques de béton des nœuds routiers gigantesques qui dominent la cité.

Les somptuosités techniques prennent leur mesure dérisoire sous nos regards qui savent...

Nous savons ce qui fait coulisser et ombre à la représentation éblouissante à laquelle s'exerce sans relâche la plus grande "*Démocratie du Monde*".

Depuis un mois, j'ai pour ma part observé, chaque jour, des informations télévisées qui n'informent de rien, entendu des conversations policées qui n'échangent sur rien, et pour couronner la sensation de cette pauvreté extrême de la conscience collective et individuelle, voilà que j'ai vu ce qui n'est ni montré, ni montrable, le plus déshumanisant et abject de l'homme pour l'humain : le Couloir de la Mort.

Je porte une colère froide, doublée d'une nausée.

Je vais porter et cette colère et cette nausée lancinante jusqu'à ce qu'elles se transforment en mots et peut-être par l'effet d'une grâce qui ne m'appartient pas, en Parole.

Je sais que je vais formuler pour dire.

Dire pour le sans-voix et les sans-voix emmurés vivants dans le Couloir de la Mort du Texas, dans tous les Couloirs de la Mort du Monde.

Nous arrivons dans les grands jardins tout en pelouse de notre lieu de résidence.

Les larges espaces qui entourent les villas ne sont pas vraiment séparées par des barrières, comme en Europe. Le visiteur a ainsi l'impression d'être dans un immense parc verdoyant des sols soigneusement engazonnés aux arbres monumentaux.

Les buissons d'azalées, en pleine terre, exposent toutes leurs couleurs délicates.

Ils bordent les entrées majestueuses.

Les immenses doubles-garages accueillent les doubles véhicules... énormes et, bien sûr, obligatoirement du dernier cri.

Des bancs charmants, des hamacs, des gloriottes couvertes de lianes fleuries, des enfants qui entrent de l'école dans le bus qui leur est réservé, régulier dans ses impeccables navettes, des chorales de chants d'oiseaux, des écureuils quasi apprivoisés...

But what is the matter Mam ?

Mais quel est le problème Madame ?

Les drapeaux américains ornent fièrement chaque seuil, les pancartes fleurissent pour "*Support our Troops*", "*Soutenons nos troupes*".

But where is the problem Mam ?

Where is the problem ?

Mais où est le problème Madame ?

Où est le problème ?

Dès demain matin, comme tous les matins, les petits enfants bien propres se seront rassemblés à huit heures dans des classes impeccables.

Pas de cris, pas de bruits inutiles. Ils se sépareront pour regagner leurs cours respectifs sous les sourires bienveillants de leurs maîtres et surveillants.

Réunis autour du drapeau de leur grand pays, les enfants dont les plus jeunes ont cinq ans vont commencer leur journée d'enseignement.

Mais, avant tout, Ils seront debout, concentrés sur l'acuité de leur regard, dirigé très loin vers un lointain horizon, la main gauche ouverte sur leur petit cœur.

Ils vont dire "*The Pledge of Allegiance*", la Promesse d'Allégeance à leur emblème commune, la bannière avec toutes ses belles étoiles.

L'État du Texas s'enorgueillit d'être celui de la première de la constellation.

Ma visite à Rickey-Lynn Lewis, contenu dans sa cage grillagée, inaccessible à toute caresse humaine derrière la vitre blindée a fait basculer mes perceptions.

J'ai envie de me placer au centre de la plus immense place de Houston, Texas, et de hurler depuis ma gorge de femme ce que d'autres femmes texanes m'ont dit : Non, non aux exactions, aux répressions, non à la guerre, non à la mort organisée, non à l'atroce de la mort légalisée.

Non.

Et je sais que je n'aurais pour crier ce cri que des mots simples et ordinaires qui iront dans des oreilles qui les entendront... Ou pas.

J'en réfère à ce Dieu auquel Rickey-Lynn fait référence depuis le réduit où son corps se défait chaque jour, où son âme se construit sans cesse.

Ce Dieu absent et silencieux qui ne fera rien pour nous tous, que de nous inviter à la conscience.

Nous sommes arrivés. Nous avons bu du jus d'orange glacé.

La petite a dit : « *Viens.* » Elle me prend par la main. « *Viens, enlève tes chaussures, tu vas sentir l'herbe sous tes pieds, elle est toute douce.* »

Et j'obéis.

Oui, elle est toute douce l'herbe. La pelouse couvre la totalité de l'angle de la rue.

Je marche. Le soleil est rouge dans son coucher. Le jour finissant génère l'ombre.

La voisine d'en face me fait un signe amical.

Elle avance, elle traverse l'espace tranquille et me rejoint.

Elle a à peu près mon âge, elle s'extasie d'avoir en voisinage la famille de nos hôtes.

Elle m'interroge sur notre séjour qui se termine, sur notre voyage dans le Texas du Sud, sur le temps merveilleux dont nous avons bénéficié.

Encore, je crois que je vais pousser un très grand cri, mais non le miracle se reproduit, voilà que son énorme énergie se transforme en mots.

Et voilà que je dis, je dis ce que j'ai vu, ce que nous avons vu, hier et aujourd'hui, ce matin même, à Polunsky-Unit, à une heure et demie de notre petit paradis plein de fleurs et de beaux enfants et de chants d'oiseaux : Polunsky-Unit, "Death-Row", Couloir de la Mort.

Elle attendait une petite conversation d'au revoir charmante et courtoise, comme le veut la bienséance dans le milieu où nous nous gravitons.

Mais je parle, je lance des cris déguisés sous des mots tolérables et voilà qu'elle me rejoint, elle aussi.

Elle est, dit-elle, chrétienne catholique et m'explique que son groupe d'appartenance ne cesse de lutter contre la "Death-Penalty", la Peine de Mort.

Et toutes deux nous nous serrons les mains, réunies dans ce qui réunit les humains du monde entier en devenir, le désir de Paix. Elle explique que leur action est vaine, pour l'instant mais non lassée.

Nous nous embrassons pour un au revoir mémorable.

Oui, la petite a raison, l'herbe est toute douce sous mes pieds... La pensée de Rickey-Lynn Lewis est inséparable de ma propre pensée d'être.

Dans la soirée, je téléphone à Seattle, la grande ville de l'État de Washington, sur l'Océan Pacifique.

Marie, là-bas s'intéresse au sort de Rickey. A l'autre bout du fil, elle se tait. Elle écoute ce que je lui expose de notre rencontre avec lui.

Je lui parle de la permanence du rappel du lieu tragique : "Couloir de la Mort".

Partout, sur les murs, les tenues des gardiens, nos vêtements de visiteurs, sur Rickey-Lynn, lui-même "offender"... les deux lettres D.R.

Marie écoute, concentrée.

Et puis, elle rit, de son rire en perle.

Elle dit : « Non, non, ce n'est pas D.R comme Death-Row, c'est Danièle et René... Vos deux prénoms. »

Et puis elle ajoute : « *Ecris le à Rickey-Lynn.* »

Ce soir, avec René, chacun sur une face de la feuille, nous allons écrire à celui que nous avons rencontré entre tous les condamnés.

Nous allons faire louange de notre entretien.

René et moi, nous lui dirons, chacun à sa manière, qu'il est désormais important dans nos vies, qu'il nous a enseignés pendant ces heures passées ensemble, que nous ne l'oublierons plus.

Nous faisons une narration détaillée de la journée autour de la table familiale.

A Rickey, nous faisons part de la proposition de Marie.

La nuit bleue du Texas enveloppe de ses voiles lourds de rosée les jardins fleuris.

Moi, je pense à Rickey-Lynn Lewis, qui essaie d'intégrer dans sa tête douloureuse la nouvelle qu'une lettre lui a donnée de sa mort programmée.

Je ne sais pourquoi, j'imagine une gentille dactylo tapant dans le courrier du jour l'annonce monstrueuse à un humain qu'elle ne connaît pas.

Je ne peux ni pleurer, ni dormir.

Je tiens la main de René.

Je prie Mon Dieu Absent pour qu'il continue à m'abandonner et à me faire ainsi rencontrer ma propre force d'Être.

Je prie.

La fatigue étend son grand suaire de coton cotonneux.

Demain sera un autre jour.

Demain sera un autre jour...

Peut-être...

CHAPITRE IV

APRÈS LA VISITE

Nous avons dormi profondément.

René va en ville avec ma fille pour trouver un magasin qui acceptera de se charger des envois aux prisonniers de Polunsky-Unit.

Efficace organisation.

Ils reviennent tous deux réjouis de leurs achats.

Rickey-Lynn va dans la semaine recevoir deux livres qui semblent être juste écrits et illustrés pour lui.

Ce sont : "*Thunder of the Mustangs*", Le Tonnerre des Mustangs.

Et "*Wild Horses. A spirit unbroken*", Chevaux sauvages, un esprit "imbrisable".

Je décide de téléphoner à la Prison de Polunsky-Unit pour avoir des nouvelles de Rickey-Lynn, avant notre départ pour l'Europe, demain.

Je prends le combiné avec assurance.

Je demande le "Death-Row" et Mrs C. me répond aussitôt. Elle est d'emblée charmante.

Il faut dire que je la remercie chaleureusement d'avoir permis notre visite à Rickey-Lynn et que je lui explique que nous aurions bien souhaité la saluer, mais qu'elle n'était pas disponible.

De concert, nous regrettons ce non-évènement.

Le ton est avenant.

Mrs C. me dit qu'elle a fait du français à l'Université et elle propose même de m'aider, si je ne trouve pas certains mots.

Je la remercie.

J'explique.

Elle était tellement bien venue, ce jour là, la visite à Rickey-Lynn.

Rickey-Lynn a reçu sa sentence de mort.

Mrs C. s'exclame.

Elle est vraiment "So, so, sorry" pour lui.

Je l'informe que notre départ vers la France est imminent et que nous voudrions tant savoir comment va Rickey-Lynn avec cette tragique nouvelle de sa mort prochaine, qui doit faire figure d'O.V.N.I. pour son entendement et qu'il faut cependant qu'il intègre à tout prix.

Elle est compatissante, Mrs C.

Elle me promet de se renseigner auprès du "Warden", le responsable de la "Death-Row", et elle me dit même de rappeler quand je voudrai, dès le lendemain neuf heures.

Je préfère que nous fixions un rendez-vous qui l'arrange.

Elle accepte et je me sens étonnamment proche de cette personne affable, comme si paradoxalement nous avions toutes deux le même objectif, le soutien de Rickey-Lynn, enfermé vivant dans son sarcophage impeccablement propre et blanc.

Dans l'après-midi, nous irons, avec notre hôtesse, visiter La Menil Collection, un Musée de verre posé dans des jardins verdoyants.

Tout près, la "Rothko Chapel" est un espace de recueillement ouvert à tous.

Dans la grande salle austère, tendue de bleu-marine des hommes s'affairent à installer des bancs.

La jeune femme noire qui nous reçoit à l'entrée et emplit nos mains de dépliants touristiques nous explique que, ce soir, un lama tibétain viendra parler de la paix dans le monde.

Je sursaute.

Il y a donc en plein Houston des Américains qui osent exprimer leur sortie de l'expression unique.

René reste pour méditer dans la grande salle moquettée, animée par les allées et venues des personnes qui préparent le lieu pour la conférence

Je me sens bouillonnante de mots non dits.

Je sors.

Les oiseaux chantent dans les arbres.

La lumière accroche des perles dorées aux fleurs abondantes.

Je ne peux que marcher dans les allées paisibles pour chercher une paix que je ne trouve pas.

Tout à coup, je rentre.

Je parle à la jeune-fille qui accueille les visiteurs de ce lieu de Paix.

Je lui dis que nous avons fait pendant deux jours une visite à Polunsky-Unit.

Que nous y avons rencontré un condamné à mort.

Il s'appelle Rickey-Lynn.

Et je lui explique le "Death-Row" et elle me dit qu'elle ne savait pas cela.

Deux hommes, dans la soixantaine, comme moi, s'approchent.

Je leur fonds littéralement dessus.

Prétextant mon étonnement de voir ici, en plein Houston, un lieu de recueillement et de méditation, je leur sers ma parole brûlante sur Polunsky-Unit et les conditions d'agonie lente, organisées selon La Loi, pour les "offenders".

L'un des deux hommes me répond tranquillement que la prison n'est pas supposée être agréable. Oui, la-dessus nous sommes d'accord...

Je dis l'injustice sociale qui punit les pauvres avec soixante-deux pour cent de personnes colorées qui attendent leur exécution.

Je dis que je repars en Europe avec des images gravées dans mon cœur et que je vais témoigner.

Et alors, il me répond gravement : *« Vous savez, moi, j'ai perdu ma femme, elle a été assassinée. Il faut se débarrasser des parasites. »*

Dans le même instant, René sort de son lieu de méditation.

Et il a entendu les dernières phrases et il dit: *« Moi, je suis comme vous, ma première femme est morte assassinée. Mais je suis quand même contre la peine de mort. »*

Nous voilà tous les quatre, René, moi, et les deux humains de rencontre, interloqués.

Un silence d'ange qui passe, passe.

Tous les quatre, dans un grand mouvement de reconnaissance et d'émotion réciproques, nous nous serrons très fort nos huit mains.

Nos huit mains d'humains mêlées.

Nos mains d'hommes et de femmes.

Nous venons de parler du plus important pour nos chemins réciproques.

Et c'est la question de la Vie et de la Mort.

Demain, nous quitterons la maison pour arriver à l'aéroport trois heures avant le départ de l'avion.

J'appelle Mrs C. dès neuf heures, comme elle me l'a proposé.

Elle n'a pas eu encore le gardien-chef du Couloir de la Mort.

Je rappelle à onze heures, juste avant de charger nos bagages dans le coffre de la grosse voiture de nos hôtes.

Mrs C. me rassure tout de suite, Rickey-Lynn n'est pas "trop down", pas trop bas, pas trop déprimé.

Je ne peux qu'espérer que ce que me dit Mrs C. est vrai.

Je dis à Mrs C. que je suis très, très triste pour Rickey-Lynn.

Je lui dis que ce doit être très dur pour elle de faire ce travail.

Je demande à Mrs C. si elle me permet de lui écrire de France.
Et elle me répond non, ce n'est pas possible. Mais, ajoute-t-elle,
« Vous pouvez me téléphoner... »
Je la remercie chaleureusement.
Nous quittons Houston.
Pendant le voyage nous dormons, René et moi, d'un lourd
sommeil assommés.

Je savais, pour en avoir pris conscience par moi-même, depuis
longtemps, que nos vies sont un plus ou moins long couloir de
la mort.

Et que ce mystérieux chemin entre le temps de notre naissance
et celui de notre départ pouvait être riche de semailles et
récoltes, riche de Sens...

Je connaissais que dans les épreuves inacceptables et
cependant inévitables, nous rencontrions l'inadmissible absolu
pour chacun de nous, en même temps que la compassion
humaine : solitude et solidarité.

Mais le face-à-face avec Rickey-Lynn Lewis avait déjà
transformé, allait transformer encore et sans cesse, mon regard
sur le monde.

Pendant le temps d'une "special visit", j'avais vu de mes yeux le
diabolique à l'œuvre.

Les hommes confinés dans le Couloir de la Mort avaient un jour
commis un acte monstrueux.

Ils avaient pour un temps ou pour toujours - dans le cas de
déficients mentaux - échappé à leur humanité.

La réponse de l'administration glaciale était de l'ordre de la
réplique, de la reproduction du même et plus, du pire.

Des hommes s'étaient réunis, avaient organisé froidement dans
leurs têtes malades ce lieu où tout allait servir à détruire
psychiquement d'autres hommes avant de leur infliger le lent
supplice de la mort de leur corps.

Tout de l'architecture à l'emploi du temps, au vêtement, à
l'organisation de leur vie quotidienne et de leur fin, était
minutieusement mis en place pour nuire.

Ce qui caractérise le diabolique, c'est qu'il n'est auteur de rien
et en rien de la destruction qu'il génère.

Il la traverse et s'en éjecte.

Il n'est personne, il n'est nulle part.

Je reconnais, avec chacun d'entre nous, l'horreur organisée
par des esprits malades des camps de la mort nazis.

Mais aujourd'hui, au sortir du "Death Row" du Texas, je me sens face au vide.

Les quelques huit cents employés modèles, enorgueillis par les "awards" (récompenses) décernés à la prison, leur prison, participent dans une parfaite inconscience à des tortures légales.

La Démocratie des États-Unis qui se prétend porteuse d'un message d'espoir pour le monde continue à tuer dans les coulisses bien aseptisées de ses prisons modèles.

En toute tranquillité trente-huit états d'un pays dit développé envisagent légalement de tuer les plus démunis, les plus lamentablement réduits dans leurs consciences, de leurs concitoyens.

Une liste soigneusement diffusée par l'intermédiaire d'Internet, est réactualisée avec précision. La belle transparence satisfait la bonne conscience.

Dans son automatisme neutre, l'imprimante obéissante pose avec douceur sur la tablette, une page noircie de mots.

Des colonnes bien organisées précisent : la date d'exécution, le nom, le prénom, le numéro d'immatriculation, la date de naissance, la "race" blanche, noire ou hispanique, la date d'entrée à Polunsky-Unit, le nom du comté du crime...

Le nom de Rickey-Lynn Lewis apparaît en bas de page.

Sa date d'exécution : le 7 AOÛT 2003.

J'ai un grand sanglot.

Rickey-Lynn va être transféré dans une cellule où il sera observé jour et nuit.

Puis un fourgon de police le transportera vers Huntsville, l'abattoir légal des "offenders" du Texas.

À l'heure dite, Rickey-Lynn Lewis se rendra entouré par ses gardiens dans la petite pièce blanche au sein du "Walls Unit".

Les témoins de la victime et les témoins du présumé coupable pourront assister à l'exécution.

Lui, sera allongé sur une sorte de table chirurgicale "gurney", blanche, elle aussi.

Ses pieds, son torse, ses bras, en croix seront sanglés de cuir épais.

Ses mains seront enveloppées de linges blancs.

Les "infirmiers-bourreaux" s'affaireront avec minutie.

Deux aiguilles seront habilement insérées dans ses veines et il devra attendre trois minutes légales avant l'exécution...

De savants chimistes ont mis au point de savantes manières d'occire des humains comme on occirait des rats.

Trois injections différentes administrées par trois mains anonymes susceptibles de n'être les mains de personne provoquent l'extinction d'une pauvre vie...
La mise à mort dure en moyenne entre six et dix minutes.
La mort sera officiellement nommée homicide.
La boucle, alors, sera bouclée.
Toutes les étoiles de la bannière se ternissent sous mon regard informé.
Voilà bien le sujet d'une nauséuse réflexion.

Mais, dans le ciel de Rickey-Lynn, la clarté des constellations immortelles, sans cesse éclaireront son âme.
Elle rejoindra dans le grand appel qu'elle attend, Celui qui inlassablement nous accompagne, l'éblouissant Premier-Né d'entre tous les Défunts.
Celui qui a dit, au moment même de mourir de la main de Ses bourreaux, de ces mêmes bourreaux:
« Ils ne savent pas ce qu'ils font. »

CHAPITRE V

ET PUIS, C'EST LA FRANCE

Nous avons volé au-dessus de la rotondité d'une géographie brune, bleue et émeraude.

Neuf mille huit cents kilomètres séparent Polunsky-Unit de notre appartement plein de transparences et de fleurs.

Nous remettons très vite nos affaires en ordre.

Je dois d'urgence écrire ce que j'ai vu et entendu. Il n'était pas possible de prendre de notes. Ainsi, tous les détails des deux jours de visite sont-ils gravés dans ma mémoire récente

Ils rebondissent sur mes mémoires d'enfance et de jeune-femme à la rencontre de toutes les tyrannies qui détruisent l'humain en l'homme.

Je revisite celles dont je fus l'involontaire témoin : violence coloniale en Afrique du Nord, et toutes les violences banales et non moins destructrices, dites "éducatives"...

La compulsion de nuire à l'autre sous prétexte de sanctionner ses erreurs et même ses crimes s'exerce en toute légalité dans les lieux de punition et d'emprisonnement à travers le monde.

Face à la perversion mise en œuvre à Polunsky-Unit vis-à-vis des plus "méchants", donc des plus souffrants de la société texane, les pauvres et les délinquants, mon bon sens est submergé...

Les "pauvres-délinquants" ou les "délinquants-pauvres" - qui pour plus de cinquante pour cent, brisés de naissance, sont des malades mentaux - font les frais d'une société aux options répressives.

Elle ne recycle pas ceux qu'elle traite comme des "déchets", jamais les siens, elle les laisse se dégrader avant de les détruire.

Le 23 avril Rickey-Lynn nous a écrit une lettre qui nous a bouleversés, René et moi.

Après avoir parlé de ses conditions de vie dans le couloir de la mort, il nous a annoncé : « *A partir de ce jour, je vous appellerai Maman et Papa car c'est l'amour que je ressens pour vous deux.* »

Je lis en la traduisant la missive à René.

Nous sommes émus et honorés.

Nous adoptons Rickey-Lynn Lewis.

Plus tard, je lui proposerai un surnom de mon choix, c'est "*PETIT AGNEAU*", "*Little Lamb*" en anglais.

Le 5 mai, à onze heures du matin, la présidente de l'association sonne à notre porte. Elle est très triste. La date d'exécution de Rickey-Lynn est tombée.

Mike Charlton, l'avocat, vient de mettre notre groupe au courant.

L'administration piquera Rickey-Lynn à mort le 7 août 2003 à 18 heures.

Je m'écrie : « *Mon pauvre petit !* »

Les traits de René s'assombrissent comme un paysage sous des nuages lourds.

Il avait raison dans ses calculs, Rickey-Lynn.

Entre la réception de la lettre annonçant sa mort, glissée subrepticement par sa gardienne entre les losanges de la grille bien peinte en blanc des cages de visites de Polunsky-Unit, et la sortie tout en douceur de la liste de condamnés exécutables déployée sur l'imprimante de l'ordinateur, cinq semaines à peine se sont écoulées...

Pauvre petit, petit agneau, pauvre misère donnée aux hommes par les hommes !

Notre modeste Association se réunit, organise projections de film sur la peine de mort, débats, conférences, et passages dans les radios locales...

Le mois de juin égrène ses jours regorgeant de soleil du Sud.

Une chape de glace cependant nous étreint le cœur.

En réunion, l'Association décide d'envoyer deux participants de Montpellier à l'exécution du 7 août.

Jusqu'au moment de l'injection létale, Rickey-Lynn peut, en effet, obtenir un sursis.

Ainsi sommes- nous obligés de prévoir plus loin...

René et moi restons disponibles en cas de sursis pour une date d'exécution plus tardive, différée vraisemblablement de trois mois.

Le temps presse, l'espoir est faible d'arrêter la machine à tuer texane.

A la fin du mois de juin, cependant, René et moi recevons de Rickey-Lynn une lettre qui nous bouleverse.

Avec un grand calme et une étonnante économie de mots émotionnels, il envoie une information précise et une demande

ferme. Il détaille les conditions de ses derniers jours et de ses derniers instants, il réclame notre présence.
Au regard de cette missive, la prudente décision concernant le "partage" temporel entre les accompagnants de Rickey à l'heure de sa mort nous paraît folle.
Les vacances arrivent, cependant.
Nous avons loué un petit studio au bord de la mer.
Je porte Rickey-Lynn dans mes pensées, mes jours et mes nuits, comme une mère grosse et désespérée.
Je le sors de son tombeau en partageant avec lui la mer infinie, les enfants dans les vagues, les mouettes piaillantes et les vols quotidiens des flamants qui traversent en lignes parfaites le rougeoiement du soleil couchant.
Les vacances d'été s'étirent.
Une piscine bleue offre sa fraîcheur turquoise aux résidents de l'immeuble.
L'air crisse des chœurs exacerbés des cigales musiciennes dans la chaleur torride.
L'été entame la fin de sa première moitié.
Je suis de plus en plus triste, de plus en plus mal.
Avec René nous ressentons très fort que si Rickey est exécuté, nous ne pourrions pas rester et attendre en France. Non, nous ne pourrions pas.

Vingt six juillet, l'air brûlant d'un brûlant été pèse sur les pins parasols.
Les serviettes à peine posées sèchent au soleil... La peau dorée apprécie l'ombre.
Tout à coup notre tranquille détente au bord de la piscine fraîche me donne la nausée...
Aucune nouvelle de l'avocat et de l'enquêtrice de Houston.
Pendant que nous sommes ici, Rickey-Lynn croupit dans sa cellule d'observation, "watch-cell".
Il est scruté par le garde, jour et nuit, toutes les deux heures il décline son identité et - comble de l'horreur - il est engraisé comme un porc...
Il écrit : « *Dans ce lieu, j'ai beaucoup à manger.* »
Ici, il est seize heures.
Tout à coup, je me lève, je dis à René : « *Rentrons à la maison, je sais que je ne pourrais pas être à Montpellier pendant qu'ils tuent Rickey.* »
René est complètement d'accord.

La décision claire de rejoindre notre protégé apaise en partie l'angoisse.

Nous allons dès ce soir retenir deux billets d'avion pour Houston. Le prix est considérable. Nous le savons.

La nuit mauve de l'été clignote de toutes les couleurs de ses étoiles.

Nous arrivons dans notre appartement calme.

Je me dirige vers la cuisine en quête d'une boisson fraîche, et René vers son bureau et l'ordinateur...

Quelques secondes s'écoulent, et j'entends un grand cri sorti de la bouche de René, que je n'ai jamais entendu crier...

Il s'élançe vers moi et moi vers lui et il crie encore : « *Rickey, Rickey, il a un sursis !* »

Nous nous serrons dans nos bras et nous pleurons, et ensemble nous retournons vers l'ordinateur pour vérifier l'immense nouvelle.

Oui, l'immense nouvelle est affichée sur l'écran "*Rickey est en sursis*". De plus, aucune limite au report n'est programmée, ce qui est encore meilleur signe...

Le répondeur téléphonique regorge d'appels des membres et sympathisants de l'Association.

L'avocat et l'enquêtrice de Rickey-Lynn, paradoxalement, ne sont pas encore au courant de la nouvelle.

C'est seulement le 29 juillet, neuf jours avant la date de sa mort programmée que Rickey apprendra qu'il a obtenu "*a stay*", un sursis.

Il dira dans la lettre de louange à son Dieu, écrite, le jour même, à cette occasion-là :

"Hello, Maman and Dad, to-day is a beautiful day ."

Rickey-Lynn s'était préparé à mourir.

Est-il sorti de sa cellule d'observation ? Nous ne le savons pas.

Plus tard, il nous apprendra que tous les détenus seront dorénavant changés de chambre tous les six mois.

Certains, dit-il, seront très déstabilisés par cette nouvelle règle destinée à brouiller chez eux tout repère, même spatial.

Il a subi dans l'automne une mise en "*locked- down*".

Ça veut dire un temps d'isolement complet et collectif de la prison avec suppression de cantine, de courrier et de visite.

L'automne est passé.

Un nouveau juge est arrivé. C'est une femme. Elle est élue par ses concitoyens.

Nous savons qu'elle n'est pas abolitionniste.

Lisa Milstein et Tena Francis, enquêtrices au Texas, nous ont rendu visite en novembre dernier.

Les informations qu'elles ont données à nous-mêmes et au public, lors d'une conférence qui avait tournure confidentielle, faisaient courir des frissons dans les dos.

Nous avons pour notre part retenu que les Lois Fédérales arrivent aux États qui les interprètent à leur niveau puis aux différents comtés d'État pour une deuxième interprétation spécifique.

Ainsi aucune date de décision, aucun appui légal sûr ne permet de laisser espérer une quelconque cohérence pour le devenir de Rickey-Lynn Lewis.

La Juge jugera...

Rickey-Lynn Lewis attend.

Je lui ai écrit récemment une lettre où je lui parle, entre autres choses, de ce qu'est la "CHAIR" dans les Ecritures judéo-chrétiennes.

Le nom hébreu est "BASAR"

La "CHAIR" n'est "Chair" que d'être humaine, ai-je partagé avec lui.

"Chair" du "corps qu'on a" comme un objet du monde, et aussi "chair" du "corps qu'on est", qui parle et qui ressuscitera.

Tunique de peau, destiné à devenir habit de lumière, corps de mort, promis au corps de Gloire.

La "Chair" de L'HOMME, n'est en aucun cas de la viande...

Et Rickey, en réponse, écrit en couleur, en travers du côté gauche de l'enveloppe "BASAR", comme un petit clin d'œil...

Ça nous fait éclater de rire et de bonheur, René et moi.

Il dit : « Maman, je prie pour que chacun lise ce livre qui parle ainsi de l'Homme, "BASAR". Et il y a beaucoup, beaucoup de gens au Texas qui devraient le lire, car ils pensent réellement que nous sommes juste de la vieille viande ! »

« Tu pourrais beaucoup enseigner aux gens du Texas. »

Dans cette lettre Rickey-Lynn nous dit qu'il est dans une cellule qui jouxte celle de Steven Moody, cellule E, pour lui, cellule F, pour son compagnon.

Steven Moody a fait récemment l'objet d'une émission télévisée où il s'est exprimé sur les conditions de vie à Polunsky-Unit.

Les prochains 19 décembre 2003 et 6 janvier 2004, je me rendrai là-bas pour rencontrer Rickey-Lynn qui, depuis la prison, souhaite à chacun de nous un "Beautiful Christmas", un "Beau Noël".

Depuis le lieu de son isolement Rickey-Lynn nous enseigne.
Il sait, traversant tous les temps de désespoir - dont il ne parle
peu ou pas - inlassablement, re-habiter son âme.
Dépouillé d'avoir, de savoir et de pouvoir, entré en absolue
pauvreté, Rickey-Lynn LEWIS est infiniment riche d'une Source
qui le désaltère, la Source vive qui ne tarira point.

ANNEXE I

Quelques lettres de Rickey-Lynn Lewis

Rickey-Lynn Lewis N° 999097
Polunsky-Unit / D.R.
3872 F.M. 350 South
Livingston. TX. 77351.

AVANT LA RENCONTRE

LETRE DU 2/3/2003.

Et oui, j'aimerais que vous me rendiez visite tous les deux, vous, Mrs Danièle et Mr René, oui, s'il vous plaît, venez.

Je vais changer ma liste de visiteurs le 11 mars 2003, je vais à coup sûr ajouter vos deux noms, ainsi vous pourrez venir me voir, d'accord ?

S'il vous plaît, apportez avec vous beaucoup de sourires car nous aurons une belle visite, d'accord ?

En ce moment Polunsky-Unit, dans le Couloir de la Mort est verrouillé.

Et ça y ressemble bien.

Ce sera comme ça pendant un mois environ, d'accord ?

Pas de cantine, nous ne pouvons rien acheter.

Cependant nous avons quand même nos droits de visite.

Je ne comprends pas pourquoi j'ai dû traverser cette vie derrière moi, si dure, et quand tout semble arriver à une fin, voilà que je rencontre tant de nouveaux amis qui m'aiment pour ce que je suis, et qu'aucun n'essaie de me faire mal.

LETRE DU 25/3/2003.

J'ai reçu votre lettre de Houston où vous me faites savoir que vous allez venir, les 31 mars et 1er avril.

Je suis bouleversé car j'ai maintes fois expliqué à tous que je peux avoir deux visites spéciales par mois. Et si vous venez quelques jours en fin et début de mois, ça fait deux jours et deux jours.

Comment personne ne vous a donné cette si importante information.

Je pleure.

Mrs Sirven et Mr René je vais vous voir deux jours, je vais vous voir seulement deux jours, nous aurons quand même une belle visite.

J'ai eu une intervention chirurgicale le 13 mars.

Je guéris assez bien, mais j'ai mal à la tête et au sommet de la tête et mes yeux me font encore mal.

La cicatrice sur le côté gauche n'est pas guérie encore, mais je vais mieux, lentement.

APRÈS LA RENCONTRE

LETTRE DU 18/4/2003.

J'ai reçu votre lettre qui m'a appris votre retour à la maison en toute sécurité.

Merci Mon Dieu pour cela.

Oui, votre visite a été très belle, et je ne l'oublierai jamais autant que je vivrai.

Je chérirai ces moments où, tous les trois, nous étions ensemble. Je vois encore, en fermant les yeux votre présence et vous êtes avec moi en esprit.

Merci, à tous les deux de m'avoir donné de la force.

Oui, Mr. René, j'ai reçu les deux beaux livres de chevaux : "*Thunder of the Mustangs*" (Le tonnerre des Mustangs) et "*Wild Horses. A Spirit unbroken*" (Chevaux sauvages, un esprit "imbrisable").

Je peux les lire facilement.

J'ai pris d'abord "*Les chevaux sauvages*".

Les photos sont si belles, elles montrent les mustangs dans leur propre monde sauvage, vivant un jour à la fois.

Mes amis, Mr René et Mrs Danièle, je vous suis reconnaissant pour les deux livres.

Je les aime tous les deux.

J'ai aussi écrit pour remercier votre fille, à Houston, Texas, et son mari, Mr Christophe.

Mrs Virginie m'a envoyé une belle lettre pour m'accueillir dans votre famille.

Et c'était très doux.

Je remercie Mon Seigneur Jésus pour tout cet amour que je porte en moi, cœur et âme à partir de votre famille. Je suis si heureux d'en faire partie.

Mrs Danièle, je te remercie pour les petites fleurs que tu as dessinées sur les lettres que tu m'envoies.

J'ai écrit une lettre à Mrs Geneviève, après votre visite pour lui dire que c'était une grande visite.

Maintenant, j'ai une lettre d'elle me disant tout l'amour et les embrassements que vous lui avez transmis de ma part.

Et merci, elle est si contente d'avoir eu mes pensées en retour.

Elle est ma vie. Je l'aime tant. Je prie pour lui retourner tout l'amour et la force qu'elle a mis à se battre et sauver ma vie.

Mrs Danièle, je suis si heureux que vous ayez mis ma photo au milieu de celle de vos enfants.

Je peux me sentir aimé et protégé grâce à cette bonne place où je me situe.

Oui, envoyez une photo à vos enfants et je serai plus près d'eux. Spécialement de Mrs Marie-Pierre et son petit enfant bébé, le petit précieux Pascal.

Je dirai toujours leurs deux noms ensemble, à notre Seigneur et Sauveur qui nous a créés tous frères et sœurs, dans le grand monde où nous vivons..

Oui, D.R. signifie Danièle et René et Mrs Marie-Pierre est très douce et gentille.

Transmettez-lui mon affection et mes baisers, à elle et au petit précieux Pascal.

Et que le Seigneur nous fasse nous rencontrer un jour dans le Nom de Jésus. Je prie pour cela. Je me souviendrai d'eux, toujours, Marie-Pierre et Pascal.

Vous savez, j'ai un anniversaire le 21 juillet. Quand est celui de Marie-Pierre ?

Nous partageons le même mois pour nos anniversaires.

Mrs Danièle et Mr. René, j'aimerais beaucoup que vous m'envoyiez des photos de vos enfants sous forme photocopiée.

Je les afficherai avec celle où, déjà, vous êtes tous les deux. D'accord ?

J'ai installé presque toute ma famille française sur le mur au-dessus de ma tête.

Elle me contemple la nuit quand je dors, sous le regard de chacun.

Mr René et Mrs Danièle, il y a si longtemps que je n'ai pas senti un amour, venu de France, qui touche mon cœur aussi profondément, et je remercie le Seigneur que vous soyez là tous à mes côtés.

Je vous aime tous beaucoup.

Mr René, j'ai écrit à Tim et lui ai fait savoir que vous m'aideriez à vendre le livre, aussi sait-il maintenant que vous serez une aide, d'accord, Mr René ?

J'ai demandé à Tim un petit dictionnaire, avant de commencer, pour m'aider dans l'écriture de mon histoire.

Il en a la taille.

Pour les enveloppes, ça ira. Je peux en obtenir par un détenu si j'en ai besoin et le prix est de 1.11 cent, c'est vraiment beaucoup.

La prison de Polunsky-Unit ne vend pas d'enveloppes aussi grandes.

À partir de mai, il n'y aura plus de commande d'enveloppes.

Les prisonniers ne seront plus autorisés à écrire à d'autres, sauf à leurs parents.

Bon, nous sommes verrouillés une fois encore.

On nous autorise encore les visites.

Mais la cantine est fermée.

Ils avaient tout verrouillé en mars depuis le 3, pour la même raison.

Aussi, maintenant, nous avons à rester 24 Heures par jour enfermé en cellule.

Mrs Danièle et Mr René, c'est là que je termine ma lettre.

Mais mon cœur et mon amour sont toujours ouverts, jour et nuit. Prenez soin de vous et que Dieu vous bénisse tous deux et votre famille.

Affectueusement, Rickey-Lynn.

LETTRE DU 24/04/2003.

Rickey-Lynn Lewis N° 999097
Polunsky-Unit / Danièle & René
3872 F.M. 350 South
Livingston TX. 77351.

Mes chers amis que je chéris dans mon cœur et mon âme, Mrs Danièle et Mr René.

J'ai reçu votre lettre où vous me dites que ma sœur Virginie vous a téléphoné que j'avais reçu les livres de chevaux.

Les deux livres sont arrivés le même jour où je recevais sa lettre me disant qu'elle les avait envoyés.

Je les apprécie beaucoup.

Je prie pour que lors de votre prochaine visite nous ayons seize heures ensemble et pour que ce soit aussi beau que la

première fois. Ainsi, ensemble, grandirons-nous dans une proximité de plus en plus grande, comme une famille nouvelle, que nous construisons tous, cœur et âme.

Ici, en Amérique, j'ai mon frère, IVIE LYNN Jr, et mon fils CARVIN LYNN, et Mrs Catherine.

Ils sont les seuls en tant que famille de sang qui m'aiment.

Mrs Catherine n'est pas de mon sang, mais elle m'aidera de toutes façons si elle peut.

Elle a maintenant 73 ans, et le 1er décembre 2003 elle en aura 74.

Maintenant que j'ai ajouté un nouvel amour dans ma vie, je ressens celui qu'ils ont pour moi.

Christophe et Virginie, je suis si heureux, car ils sont près, si j'ai besoin d'aide, ils seront à mes côtés.

Cela me donne de la force pour surpasser une quelconque et toutes les peurs qui peuvent se dresser devant moi.

C'est la même impression que j'ai eue, quand toi, René, tu es venu en visite.

Je sentais qu'aucune peur ne pouvait venir de ce que me ferait un autre homme, car Jésus-Christ est mon Seigneur et que si mon temps est venu de mourir, je rendrai mon corps prêté par lui à la poussière d'où il vint et libèrerai mon âme et j'embrasserai la mort avec amour, car mon âme ne sera pas atteinte.

Libre et sauvage est le mustang, mon esprit transportera ma famille au plus profond de mon cœur intérieur car elle est le pouvoir de ma force.

Mon amour est pour toujours, et sans fin.

Je ne peux qu'aller dans le sens des mots de Mrs Geneviève et de Tim qui me disent que mon avocat et mon enquêtrice privés font du bon travail.

Je les crois, c'est la vérité et oui, ils sont bons.

Je n'en ai pas vu un seul à Polunsky depuis l'an dernier.

Mon enquêtrice est venue pour me voir, mais elle a quitté le parloir trente minutes avant que les officiers gardiens ne puissent venir me chercher.

J'en suis resté sidéré, car c'est si important pour moi, et j'ai tant de questions qui nécessitent des réponses.

Je l'ai déjà dit tout cela à Tim et Mrs Geneviève.

Maintenant mon enquêtrice a envoyé un courrier de son travail et j'étais content de lire ce qu'elle a dit.

Mais il y a des documents que je demande depuis l'an dernier que je n'ai pas eu et qu'on m'a promis.

Mr René et Mrs Danièle, j'ai la bonne impression que les choses seront douces et juste bonnes, comme pour notre cher frère Joseph.

Je ne peux pas croire que Mon Seigneur me porte depuis si longtemps pour me laisser, cela vient de mon cœur.

Mon Seigneur m'a appris beaucoup de choses concernant la nécessité de s'élever soi-même, et d'être un homme responsable, celui que je suis aujourd'hui.

Il n'y avait aucun moyen que je l'apprenne chez moi, car ma mère et mon père n'étaient pas éduqués et ne savaient ni lire ni écrire.

Et quand j'étais très, très jeune, mon père m'enseigna comment faire les choses mauvaises, et je faisais ce qu'il me disait de faire.

Ma maman n'a pas su la moitié de ce que mon père me faisait faire.

Quand j'ai grandi dans la vie, mon père, mes sœurs ne m'ont pas aidé car c'était comme ça autour de nous.

Toute ma vie j'ai eu des douleurs et des difficultés et Dieu m'a sauvé, m'a porté à travers tout cela, car avec les coups reçus de mon père j'aurais du mourir.

Mais cette dure vie, je vais essayer de la dire à Tim et en terminer avec tout.

J'espère pouvoir faire cela et alors les cauchemars ne reviendront plus, comme c'est l'habitude, jusque là.

Je souhaite que toutes les choses mauvaises et difficiles disparaissent ainsi mais peu importe si c'est terrible je tenterai d'aller sur ce chemin.

Mr René et Mrs Danièle, sentez-vous libres de dire ce que vous souhaitez sur ma vie et comment elle s'écoule dans le Couloir de la Mort.

C'est très dur, et les conditions sont très, très mauvaises pour un homme ici.

C'est l'isolement, destiné à briser un homme jusqu'au sol, corps et âme.

Et tellement sont tombés, mentalement détruits.

Ils ne sont plus ce qu'ils étaient.

Il y a beaucoup, beaucoup d'entre eux que je n'ai plus vus, ici à Polunsky-Unit.

Et vous ne savez rien de ceux qui ont reçu une date pour leur exécution.

Vous ne savez s'ils sont morts ou vifs.

C'est pourquoi c'est si important que les détenus du Couloir de la Mort reçoivent des visites, pour les préserver, dans leur esprit, pour qu'ils puissent partager, donner des informations sur ce qui se passe, ici à Polunsky-Unit, bonnes ou mauvaises nouvelles. Beaucoup de détenus n'ont pas même la radio, et je me sens si navré de cela...

Il y aurait tant, tant de changements nécessaires ici à Polunsky-Unit.

Mais je ne vois rien arriver.

Si je n'avais pas ma famille qui m'aime, je sais que je serai devenu fou depuis longtemps.

Voilà pourquoi je remercie mon Dieu de me lever chaque jour pour me donner un nouveau jour, avec une santé bonne et la force que j'ai.

Et je Le remercie pour toute la famille que je porte dans mon cœur, que je porte chaque jour et tous les jours.

Chacun a besoin d'être veillé et protégé.

J'ai tant de raisons d'être dans la louange et je le suis.

Ce serait une bénédiction s'il y avait beaucoup plus d'Associations ici aux U.S.A. pour aider dans le Couloir de la Mort.

C'est une grande, grande honte, que nous, les humains dans le Couloir de la Mort ayons besoin de demander aide aux peuples des autres pays, parce qu'il n'y a pas d'aide des U.S. pour les U.S.

Mon cas est expliqué sur le site web, avec ma photo:

<http://www.Zebra.Net/wenderler/rickey>

Ceci est en lien avec d'autres groupes qui luttent contre la peine de mort, eux aussi.

Je n'aime vraiment pas parler de Polunsky-Unit mais si ça peut aider, je suis prêt à répondre à qui me demandera.

Quand je changerai ma liste de visiteurs, le 3 septembre, j'ajouterai Mrs Geneviève et je demanderai à ma sœur Virginie, à Christophe si je peux les ajouter tous les deux, s'ils veulent venir me voir.

De toute façon, je les mettrai.

Tous les enfants de seize ans peuvent venir, ils n'ont pas à être sur ma liste.

Maintenant, souvenez-vous, je vous garderai toujours tous les deux sur ma liste, d'accord ?

Et Tim aussi.

De toutes façons, je vous ferai savoir quand vous pourrez me voir, d'accord?

Depuis ce jour en cours, je vous appelle maman et papa parce que c'est l'amour que j'ai pour vous deux. Maintenant je finis ma lettre, mais mon esprit continue à penser à vous, jusqu'à la prochaine fois, mon esprit et mon âme continuent à vous aimer tous les deux. Aujourd'hui, je demande que votre sourire soit le mien. Votre fils, Rickey-Lynn.

P.S. Donnez à Mrs Geneviève, mon amour, mes baisers et mes embrassements, d'accord? Et au groupe dites que je vais bien! J'ai une famille qui m'aime. Et dites à Mrs Geneviève que je la remercie pour les mots gentils, les chevaux en poster qu'elle m'a envoyés. Elle m'a fait un beau cadeau.

Lettre du 20/05/2003

CHERS PAPA ET MAMAN.

Je suis très heureux parce que je ressens dans mon cœur tout l'amour, comme le premier jour de notre rencontre. Je suis reconnaissant de vous avoir tous les deux et toute la famille près de moi. Je vous offrirai toujours tout mon amour et mon respect en retour de ce que je reçois. Oui, j'ai toutes les photos de la famille et à ma manière personnelle je les ai disposées pour comprendre qui est qui ! Maman, je n'oublie pas le petit précieux Pascal, que son cœur soit béni. Il est bien joli. Pour moi, il ressemble à son père et la petite Madeleine à sa mère Marie. La photo de Papa, Marie et Virginie est la plus belle. Jérôme et Virginie ressemblent à maman, avec leurs yeux et leurs sourires. À chaque fois que je regarde les enfants, Anna et Victoria, Manon, Jeffrey, Wilhem et le tout petit Kilian, je souris, parce qu'ils sourient ! J'ai toutes les photos et celle du petit précieux Pascal sur le mur de ma cellule. À la tête de mon lit, il y a aussi les deux petites de Tim. Ils me voient tous quand je dors car ils sont des anges de Jésus. Je mettrai les autres photos dans mon livre.

Maman et papa je suis désolé que ma lettre ne vous soit pas arrivée très vite, mais j'écris avec un dictionnaire dans une main, le stylo dans l'autre et je cherche l'orthographe de mes mots toutes les 2,3,4 minutes, car je ne sais pas les épeler du tout !

Maman et papa je me sens encore très bien, juste comme au jour de notre visite réciproque, et je n'ai aucun souci d'aucune sorte.

Le premier juin, la fille de Tim lira ce que j'ai écrit pour ma famille dans la belle France. Tous ces mots viennent de mon cœur.

J'ai deux gros dictionnaires, le premier de mes sœur et frère Virginie et Christophe.

J'ai écrit à Tim pour le lui dire, mais je ne sais pas pourquoi ma lettre ne lui est pas parvenue à temps. Je vais demander à ma sœur et à mon frère s'il le veulent pour Victoria parce que c'est commode, un jour ou l'autre. *(Allusion au souhait exprimé précédemment par Rickey de voir Victoria, huit ans fille de Virginie et Christophe, appelés sœur et frère)*

Papa j'attends pour voir Alain et Christine. *(Demande de photo)*

Maman je n'oublierai jamais ce que tu m'as dit, de rester en mon cœur et mon âme, toujours.

Parce que tous les deux, vous m'avez donné une si grande force que toutes les peurs que j'avais avant sont ôtées.

Je vais bien, beaucoup plus que je ne l'aurais jamais cru.

Je remercie encore mon Seigneur Jésus pour toutes les bénédictions offertes, c'est encore comme ça et je suis plein de reconnaissance envers Jésus qui est debout près de moi.

Maman, je n'avais pas de surnom d'enfance.

Mais quand j'ai eu dix-sept ans, un ami m'a appelé "*Petit Rat*" à cause de mes oreilles décollées.

Ça ne me gênait pas. Je l'appelais "*lome head*".

Quand je suis arrivé dans le couloir de la mort, et que j'ai démarré le basket, on m'a appelé "*Basset*".

Maman, c'est bien si tu veux m'appeler "*Petit Agneau*", c'est un doux nom, et je l'aime aussi.

C'est d'accord que papa et toi écriviez sur ce que vous avez vu ici, c'est une très bonne idée que vous avez eue.

Papa et maman, je dois écrire le livre pour que mon frère Tim le présente.

Je dois le faire maintenant, et l'écrire tout de suite.

J'ai dit à Tim de parler avec papa pour un acheteur.

Je sais que j'ai laissé de côté beaucoup de choses, mais j'y ai mis beaucoup de choses très importantes aussi, et pour la plupart, elles peuvent être prouvées par tous, dans ma famille maternelle et paternelle.

Lorsqu'une personne écrit un livre sur sa vie, il y a toujours quelqu'un qui veut une preuve.

Aussi tout ce que j'écris peut être prouvé, certifié par les miens.

J'ai eu une gentille lettre de Geneviève et de Tim.

Il y avait beaucoup de bonnes nouvelles de notre avocat.

Aussi vais-je être juste bien et je les crois vraiment.

Maman les fleurs que tu as dessinées sur tes lettres sont très jolies.

Tu fais ça vraiment bien.

Aujourd'hui, j'ai allumé une petite lumière en moi, très brillante, comme tu me l'as demandé et je la maintiendrai, lumineuse, vingt-quatre heures par jour, sept jours par semaine.

Je vais bien, ma tête est presque bien, il n'y a plus de douleur du tout et j'ai beaucoup de nourriture à manger dans ma cellule, et j'attends seulement que mon Seigneur Dieu fasse son travail et m'élève hors du couloir de la mort et je le crois de tout mon cœur.

S'il vous plaît faites savoir à Mrs Geneviève et ma petite sœur Marion et que j'envoie à chacune des deux mon amour et mes baisers et que je les embrasse de tout mon cœur et pour toujours.

Pour tout le groupe L.P.J. d'accord ?

Maman et papa, je vais terminer ma lettre mais mon cœur et mon amour sont toujours ouverts vingt-quatre heures par jour, pour toi et papa.

Et je vous remercie beaucoup pour l'amour et la force que tous les deux vous m'avez donnés quand j'en avais le plus besoin.

Amour, paix et liberté à venir.

Votre fils pour toujours, Rickey-Lynn.

Lettre du 30/5/2003

A GENEVIÈVE

Depuis le jour où j'ai rencontré Monsieur et Madame Sirven, j'ai cette bonne impression de paix intérieure, et d'amour qui vient de vous tous et je suis bien, d'accord ?

Je suis dans le couloir de la mort, avec une date pour mourir, mais tout cet amour autour est comme un obstacle qui bloque loin de moi la tristesse de cette date.

J'ai cette tristesse, mais c'est pour la perte de ma mère et de ma chère sœur Mary.

Geneviève, je suis bien et je vous aime, vous et le groupe et les autres, de m'aimer si fort pour ce que je suis à l'intérieur, debout à mes côtés et croyant en moi, je suis très bien.

À la salle du courrier, ils gardent mes lettres et me les donnent toutes d'un coup.

Je serai content quand mon nom sera retiré de cette liste.

Tu comprends ce que je veux dire ?

Lettre du 21/6/2003.

En en-tête au lieu de "*Death-Row*" il écrit "*Danièle - René*".

Mes chers maman et papa. Souriez pour moi, aujourd'hui ?

J'ai reçu ta merveilleuse lettre, maman, et je suis toujours si heureux d'entendre parler de toi, de papa, je vous adresse à tous les deux mes embrassements, mon amour et mes baisers, depuis le fond de mon cœur.

J'aime le chat que tu as dessiné sur la lettre que tu m'as envoyée, je pense qu'il est joli avec les petits souliers que tu lui as mis.

Je vais bien, j'ai écrit à ma chère amie Geneviève pour lui faire savoir, à elle aussi, que je vais bien.

Elle m'a demandé si mon oeil gauche a dégonflé, ça se peut, il m'avait beaucoup gêné après l'intervention.

Cet oeil avait été abîmé par les coups de mon père quand j'étais très jeune, il me battait et me cognait.

En 1989, j'ai eu une opération aux yeux et il y a eu une petite amélioration, j'ai été un peu mieux mais pas complètement.

Comment va papa ? Est-il là ? Va-t-il bien ?

S'il te plait, donne lui mon amour mes embrassements et mes baisers, je prie pour qu'il aille bien et qu'il ne travaille pas trop.

Mon avocat a tout de mon histoire d'enfance et devrait l'envoyer à Tim bientôt.

J'espère que tout va bien aller avec ça car vous savez comment les choses peuvent tourner !

Mon jeune frère et mon fils vont peut-être venir me voir à temps, maintenant, et je serai très, très heureux de les rencontrer après une si longue absence.

Je vous raconterai tout de leur visite, d'accord ?

Maman et papa, je vais bien et je suis en paix.

J'écris des lettres à tous mes amis, j'essaie de les joindre tous.

J'écris très lentement car je dois utiliser mon dictionnaire pour épeler les mots.

Je n'aime pas lire, mais depuis que je suis à Polunsky-Unit je me dois d'écrire pour que mon esprit se maintienne et que je reste en relation avec le monde, et la famille, ainsi, je ne perds pas l'esprit.

J'ai découvert que quand j'écris à ma famille et à tous mes amis, je me libère de cet endroit et que je ne suis plus à Polunsky-Unit.

Je suis avec ma famille, dans sa maison, je lui rends visite, à travers toutes mes lettres et je me sens bien, la plupart du temps quand je lui écris.

Il y a des jours où je ne suis pas capable d'écrire, j'essaie de lutter mais je dois arrêter car mon esprit est ailleurs et je suis obligé de m'interrompre.

Comment est le temps en France ?

Ici, autour de Polunsky, il fait très, très chaud et beau et ensoleillé.

Papa et maman je n'ai pas grand chose à vous dire aujourd'hui et je veux en garder pour la prochaine lettre.

Je vous dis souriez tous, je vous aime beaucoup parce que vous m'avez apporté et amour et paix de l'esprit quand j'en avais le plus besoin.

Maintenant je dois vous expliquer quelque chose pour que vous le sachiez, O.K ?

Mon exécution est en date du 7.8. 2003 d'accord ?

C'est un jeudi de ce mois.

Maintenant, le lundi 4 et le mardi 5, je serai autorisé à des rencontres entre 8 heures du matin et 15 heures de l'après-midi.

Je peux avoir 10 personnes qui viennent me voir au même moment, tout le temps de ces jours-là.

Maintenant en ce qui concerne mercredi 6 et jeudi 7, dix personnes sont encore autorisées à venir mais seulement entre 8 heures et midi et le temps des visites sera alors terminé.

Jeudi à midi un officier viendra et me conduira de la pièce des "visites", si je suis avec quelqu'un, jusqu'à HUNTSVILLE, TEXAS, et à WALL UNIT, pour mon exécution à 6 heures du soir, le 7.8.2003. Les personnes que j'ai listées pour m'accompagner ce jour-là, sur le chemin de l'exécution sont :

Chaplain Jack Wilcox, Daniel Beau, Tim Broadbent, et Maman et Papa.

Tous sont sur ma liste de visiteurs, maintenant, trois semaines avant l'exécution.

Je peux rajouter madame Geneviève, trois semaines avant la date d'exécution, O.K. ? Je ne l'espère pas comme témoin de mon exécution, je souhaiterais qu'elle reste près de moi pendant les quatre jours, avec maman, papa, Tim, mon "frère" Daniel Beau et Dominique S, qui est bienvenue, elle aussi.

Je vous ai tous sur ma liste, c'est la seule manière pour que vous soyez autorisés.

Tous les enfants de moins de seize ans sont autorisés à entrer.

Tous les parents de sang sont aussi autorisés à entrer, même s'ils ne sont pas sur ma liste de visiteurs.

Je vous explique seulement ce que chacun doit savoir de ces jours, j'ai besoin de vous tous avec moi.

Je ne considère pas que je vais être assassiné par l'État, mais je pose tout cela devant vous O.K. ? Souriez.

Imaginez, ce condamné m'a dit les choses de travers, donné de fausses informations sur les jours de visite et je le dis à tous autour parce que je crois que c'est vrai !

Mon "frère" Daniel Beau connaît une maison dans la ville de Huntsville, où les personnes peuvent séjourner deux jours sans frais et être nourries.

Voilà pour ça, et surtout assurez-vous que cette information passe à tous. O.K.?

Je vais fermer cette lettre maintenant mais tout mon amour continue dans mon cœur pour vous tous et ne s'arrête pas, il est toujours ouvert.

Amour, paix et liberté à venir.

Dieu vous bénisse tous.

Affection, votre fils RICKEY-LYNN.

L'association L.P.J. a appris l'obtention du sursis de Rickey-Lynn Lewis, le samedi 26 juillet 2003, alors que l'exécution était programmée pour le 7 août 2003.

C'est par l'annonce Internet des sursis que la nouvelle est arrivée.

L'avocat Mike CHARLTON a été avisé par Internet et Rickey-Lynn a appris son sursis par l'intermédiaire de Lisa, son

enquêtrice qui l'a appelé au téléphone le 29 juillet, soit neuf jours avant sa mort légalement programmée.

Lettre de Rickey-Lynn datée du jour de l'annonce : Le 29/07/2003.

Hello Maman et Papa,
Aujourd'hui est un beau jour et je remercie mon Seigneur Jésus que nous soyons ainsi bénis de le vivre.
Notre Seigneur est si bon.
Je suis sûr que vous avez déjà la nouvelle en France que j'ai reçu mon sursis d'exécution et que je suis heureux de cela.
Je remercie Jésus et mon avocat Mike et Lisa, et Gérald.
J'ai parlé avec Mike et Lisa et Gérald au téléphone et Lisa a été la première à me dire que j'avais un sursis.
Nous avons échangé longtemps pour avoir une bonne compréhension sur quelques petites choses concernant mon cas.
C'était très bien et j'ai parlé avec beaucoup de respect, comme toujours.
Maman et Papa, comme je l'ai dit à Geneviève, j'ai eu une centaine de lettres de ma famille de France qui m'ont prouvé que je ne suis pas seul.
J'en suis très heureux.
Maman et Papa, j'ai toutes vos lettres et la jolie carte d'une petite rivière.
Elle me rappelle un ruisseau où j'allais pêcher avec ma grand-mère, une quantité de poissons chats.
J'aimais la pêche et la dégustation.
C'était très bon.
J'ai reçu une belle lettre de mon "frère" Jérôme, et je vais lui répondre bientôt, OK ?
S'il vous plaît, transmettez-lui mon amour et mon respect de tout mon cœur.
Je suis content que tous vous ayez une photo de moi.
Toute ma famille française m'aime beaucoup.
J'en suis si heureux.
J'étais si heureux d'avoir un ami à mes côtés, dans ce temps le plus dur de ma vie, alors que j'avais "ma date".
Je pouvais sentir tout l'amour de tous dans les lettres que j'ai reçues durant cette période.

Et, Maman et Papa, il n'y a pas de mots pour expliquer ce que je ressentais, il n'y a pas de mots !
Je leur envoie à tous l'amour de mon cœur, pour m'avoir dit : « *Rickey-Lynn, tu n'es pas seul !* ».
Ça a fait la différence.
Plus que tout, je souhaite que ma famille française remercie Mike, mon avocat,, avec Lisa et Gérald aussi par une carte.
Je dois dire de mon côté que je leur suis reconnaissant vu la difficulté du chemin.
Nous avons longtemps parlé ensemble et j'obtiendrai ce que je souhaite par courrier sous peu.
Je remercie papa pour ses gentilles pensées et ses mots affectueux qui me disent que tous deux, vous êtes là pour moi.
C'est bien de savoir que ma chère "sœur", Marie-Pierre est née en juillet, comme moi.
Madame Geneviève aussi. Nous sommes proches et avons des points communs dans notre vie.
Je crois que c'est Jésus qui m'envoie sa présence et celle de mes amis à mes côtés.
Je suis reconnaissant qu'elle soit mon amie.
Maintenant, j'ai Christophe et Virginie sur ma liste de visiteurs.
Ils sont libres de venir me voir, aussi, Papa et Maman expliquent-leur les règles des rencontres.
Je serai très, très content de voir mon frère et ma sœur français et mes deux petites nièces aussi...
Maman, mon frère Christophe m'a beaucoup aidé, me guidant pour trouver mes mots et je le remercie tellement...
Maman, merci pour la carte représentant les chevaux blancs du sud de la France, vivant dans les eaux salées près de la mer. Ils aiment l'herbe salée aussi !
Mrs Geneviève et des amis m'envoient aussi des cartes postales.
Au début, je ne le savais pas, mais ces chevaux sont pour moitié arabes. Ils ne deviennent pas tous blancs.
Oui, mon jeune frère Ivy Jr est venu me voir le 7.7. 2003 et nous avons eu un très bon temps ensemble.
Mon fils, Carvin-Lynn devait venir aussi mais il ne s'est pas présenté chez mon frère.
Moi et Daniel Beau avons eu un beau temps de visite.
Nous avons mangé et ri ensemble, et prié aussi.
J'ai eu de la peine de le voir partir, ainsi que tous mes amis de France.

Oui, Gérard Bierbaum a envoyé l'argent à mon frère après mon envoi de lettre signée.

Je ne demanderai plus ce genre de chose.

Ça prend du temps d'apprendre, je ne recommencerai pas.

Je suis très content, Maman, quand je vois les fleurs que tu dessines sur mes lettres.

Elles sont si jolies, elles me font toujours sourire.

C'est dur d'arrêter d'écrire, j'ai tant à vous dire et à expliquer.

Souriez. Je suis bien, maintenant je prie, mon Seigneur Jésus et Mère Marie qu'ils changent ma situation, qu'ils me libèrent et m'envoient en France où des gens m'aiment.

C'est ma prière, Maman et Papa.

Bon j'arrête là, mais mon amour est toujours dans mon cœur, maintenant et toujours, sans fin.

Je suis bien, Maman et Papa.

Prenez soin de vous, car je vous aime beaucoup, beaucoup,

Dieu vous bénisse tous deux.

Votre fils de cœur.

Rickey-Lynn.

"Dieu connaît la vérité. Tu dois croire en la justice divine"

"Souriez, je j'aime, toi." (Ecrit en français par Rickey-Lynn)

ANNEXE II

INFORMATIONS, IMPRESSIONS, RÉFLEXIONS

Je m'appelle René Sirven.

L'expérience vécue avec ma femme, Danièle, dans le "Death Row" de Polunsky-Unit, son retentissement toujours aussi fort et la promesse faite à Rickey-Lynn d'écrire sur ce que nous avons vu, m'ont conduit à poursuivre le chemin commencé avec lui.

Oui, je dois à Rickey-Lynn d'informer sur la peine de mort et son application aux USA, de proposer au partage les impressions, réflexions et interrogations nées de la rencontre d'un homme, enfermé pour être tué, et d'un système pénal et social qui veut l'éliminer après l'avoir exclu.

Quelques éléments d'information

- Sur la peine de mort aux USA : les principes et l'application.
- Sur les conditions d'incarcération : ce qui est montré, ce qui est caché.

La peine de mort aux USA : les principes et l'application

Les principes

La peine de mort aux USA est un phénomène complexe, dont les fondements sont à la fois constitutionnels et légaux, moraux et religieux.

1- Fondements constitutionnels et légaux

La Constitution pose que toutes les personnes ont des droits que le gouvernement doit protéger. La peine de mort s'inscrit dans cette protection comme une sanction exemplaire et définitive.

Son évolution a surtout porté sur le huitième amendement inclus dans le *Bill of Right* qui énonce l'interdiction de recourir à des "punitions cruelles et sortant de l'ordinaire".

Dans la première rédaction de la Constitution, deux autres amendements faisaient référence à la possibilité d'appliquer la

peine de mort sans la considérer comme relevant du huitième amendement.

Cette évolution a conduit :

1- À la limitation du champ d'application : par exemple le vol de chevaux ou la production de fausse monnaie en sont exclus. Le crime doit être considéré comme *aggravé* : assassinat de plusieurs personnes, d'un policier, viol, trahison.

2- Au contrôle des conditions d'application, procédures et modalités d'exécution :

- Procédures : veiller à un procès en bonne et due forme dans ses deux phases :

1°- Phase de l'établissement de la culpabilité qui doit apporter des éléments déterminants du caractère aggravé du crime,

2°- Phase de la peine qui doit pouvoir apporter tous les éléments constitutifs de circonstances atténuantes.

- Modalités d'exécution : l'injection létale prédomine. Notons, cependant que la chaise électrique, la pendaison (quatre États), le peloton d'exécution (un État) et la chambre à gaz ne sont pas classés à ce jour comme "*cruels*".

Les modalités d'exécution ont été évoquées par Rickey dans ses lettres. Elles ont été rapportées plus haut, avec la charge émotionnelle et affective déclenchée par les mots dits par un homme, par Rickey-Lynn Lewis, l'homme qui va mourir et qui prépare sa mort avec simplicité et grandeur.

La lecture des documents officiels consultables sur Internet, nombreux, explicites et terrifiants de froideur, nous paraît ajouter au décalage entre cet homme, humain parmi les humains qui l'accompagnent, et des hommes, organisateurs d'un système qui règle un assassinat légal dans les moindres détails.

L'exécution par injection létale.

Elle a lieu à 18 heures, à Walles-Unit, prison de Huntsville, petite ville située à trois quarts d'heure de Polunsky-Unit, lieu d'incarcération, situé près de Livingston.

Le condamné est conduit dans une petite pièce où se trouve une table semblable à une table d'examen médical mais comportant deux accoudoirs qui lui donnent une forme de croix.

Le condamné est attaché au niveau des pieds, du torse et des bras par des sangles de cuir disposées en croix. Ses mains sont bandées et fixées à la table.

Ses bras sont posés sur les accoudoirs prêts à recevoir les injections apportées par deux aiguilles reliées à deux tuyaux qui arrivent d'une trappe dans le mur.

Les aiguilles sont mises en place et trois minutes plus tard, délai légal pour permettre un éventuel sursis, le Directeur de la prison ordonne le déclenchement manuel des injections.

Sont injectés : 15cc de thiopental de sodium à 2%,
15cc de bromure de pancuronium,
15cc de chlorure de potassium, à intervalles de 10 secondes.

La première est un barbiturique puissant, la seconde est un dérivé du curare, la troisième envahit tout le système sanguin et provoque l'arrêt cardiaque.

La cause du décès mentionnée officiellement est : homicide.

L'exécution dure normalement entre six et dix minutes en présence de témoins. La famille du condamné, celle de la victime, y compris les enfants de moins de seize ans, peuvent assister à l'exécution à travers une vitre.

Rickey-Lynn Lewis a connu les étapes qui précèdent l'exécution :

- Cellule du *Death-Row* : 10 ans. Cf. témoignage.
- *Watch cell* durant les trois dernières semaines : neuf cellules disposées en cercle autour d'un point central où se tient un gardien qui contrôle les détenus en permanence. C'est de cette cellule, située à Polunsky Unit, Livingston, qu'il devait être transféré à Walles-Unit, Huntsville, le 7 août au matin, pour être exécuté à 18 heures.

Au 01. 01. 2003, trente huit États sur cinquante maintiennent la peine de mort dans leur dispositif pénal. Vingt-deux l'admettent pour les mineurs au moment des faits.

En 2002, soixante et onze condamnés ont été exécutés dans treize États :

Texas : 33	Floride : 3
Oklahoma : 7	Alabama : 2
Missouri : 6	Mississippi : 2
Georgie : 4	Caroline du Nord : 2
Virginie : 4	Louisiane : 1
Caroline du Sud : 3	Californie : 1
Ohio : 3	

En décembre 2003, la programmation annoncée, consultable sur le site Internet du Département de la Justice du Texas, montre une accélération du rythme des exécutions : les trois, quatre, neuf, dix et onze décembre : 5 exécutions en 9 jours !

Or, au cours de la "special visit" du 19 décembre, nous apprenons de la femme du "chaplain", quotidiennement présente auprès des détenus du "Death Row", qu'après les exécutions des 3 et 4 décembre, la machine s'est arrêtée. L'exécution de Billy Vickers, prévue le 9, a été stoppée après que le condamné ait attendu 10 heures.

Celle de Kevin Zimmerman a été arrêtée, le 10, au moment où il terminait son dernier repas. À cette annonce, il s'est évanoui, et, à son réveil, a demandé en sanglotant qu'on mette fin à son supplice : « je veux mourir, je ne veux plus vivre ce que j'ai vécu ! »

Le rythme des exécutions a repris son cours le 6 janvier 2004, avec la mise à mort de Matthews Ynobe, jeune homme "black" de 27 ans, suivie de celle de Bruce Kenneth, le 14.

Kevin Zimmerman a été exécuté le 21 janvier 2004, Billy Vickers, le 28.

Le document "Scheduled Executions" du 7 janvier 2004 mentionne treize exécutions pour les prochains mois.

Les débats actuels portent essentiellement sur l'amélioration des procédures, certains, comme Harry Blackmun, juge de la Cour Suprême, concluant à son impossibilité.

A propos du cas Callins versus Collins (1994), ce juge écrit : « À partir d'aujourd'hui, je cesserai de rafistoler la mécanique de la peine de mort. Pendant plus de vingt ans, je me suis efforcé, avec la majorité de la Cour, de développer des procédures et des règles de fond qui auraient prêté à la peine de mort plus qu'une apparence de justice... Je me sens moralement et intellectuellement obligé de concéder que cette expérience a échoué. Il est pratiquement évident pour moi aujourd'hui qu'aucune combinaison de règles de procédure et de règlement de fond ne pourra jamais préserver la peine de mort des déficiences constitutionnelles qui lui sont inhérentes. »¹

Ce que nous avons observé au cours de notre séjour et appris des enquêtrices et juristes mobilisés dans la défense de Rickey-Lynn nous a convaincus que nous sommes en présence d'une apparence de justice, crispée sur un légalisme affiché, au service d'un arbitraire omniprésent.

2- L'appui religieux et moral.

Au plan religieux, le poids des Églises évangélistes et baptistes est considérable, à partir de références à l'Ancien Testament : "Celui qui prend le glaive périra par le glaive", par exemple.²

Les États du sud (Texas) et sud-ouest (Virginie, Floride, Caroline), qui appliquent le plus la peine de mort, constituent ce qu'il est convenu d'appeler "the Bible Belt" (la Ceinture Biblique).

Loi des hommes (la Constitution) et Loi de Dieu (la Bible) sont constamment rappelés comme les deux piliers de la Justice.

L'appui moral est constitué par le rappel de la conception des droits et des devoirs de chaque citoyen et de la légitimité de la sanction.

Actuellement on insiste beaucoup sur les droits de la victime et de ses proches et sur le devoir de punir le criminel aussi sévèrement que possible, dès son incarcération. Nous verrons plus loin qu'en réalité ce principe conduit à tenir compte des caractéristiques sociales, ethniques de la victime plus encore que de celles du présumé criminel.

¹ Cité par Betsy Linehan dans l'article *Des américains contre la peine de mort*, revue *Projet*, n° 275, septembre 2003, du Centre de Recherche et d'Action sociale, 14 rue d'Assas, 75006, Paris.

² Pendant notre séjour de mars 2003, qui a coïncidé avec le début de la guerre en Irak, nous avons vu fleurir les drapeaux et banderoles portant « God bless our troops » (Dieu bénisse nos troupes.)

C'est bien ce qu'expriment les commentaires, à l'annonce d'un nouveau sursis, de la presse locale de Tyler, petite ville proche de Dallas où s'est déroulé le crime imputé à Rickey-Lynn Lewis.

On peut lire dans le Tyler Morning Télégraphe du 3 septembre 2003 : « Rickey-Lynn Lewis, un des plus anciens détenus du couloir de la mort du Comté, a rejoint la clique des criminels du Texas qui revendiquent le retard mental comme moyen de rester en vie. »

Treize ans après le crime, le journaliste rapporte les réactions de la femme de la victime, elle-même violée au cours de l'agression : « J'avais espoir que la justice serait rendue (le 7 août, date d'exécution programmée). C'est très frustrant, mais je n'y peux rien. »

L'application

Au-delà des dysfonctionnements procéduraux, c'est l'application même des règles qui pose problème.

Ainsi, l'avocat commis d'office de Rickey-Lynn a été peu impliqué, peu actif et donc peu performant. Rappelons que Rickey-Lynn a reçu en notre présence la lettre de cet avocat lui annonçant en quatre lignes le rejet de son dernier pourvoi, détachant le mot DENIED en lettres majuscules.

Pas de visite, pas d'entretien, pas d'échange autour de la terrible nouvelle.

La seule issue possible mentionnée est l'appel à la Cour Suprême.

L'avocat n'évoque pas la possibilité d'un recours au titre de la Loi sur les déficients mentaux (avérés tels au moment des faits incriminés).

Or, depuis juin 2002, cette loi existe, même si elle n'est pas appliquée par tous les États ou tous les Comtés qui disposent d'une marge très large d'application.

Cette marge fait ressembler le sort des accusés à une sinistre loterie : dans un Comté on peut voir la peine de mort requise dix fois plus souvent que dans le Comté voisin.

Rappelons que les deux *snipers* qui ont tué plusieurs personnes près de Washington en 2002 ont été dirigés vers l'État de Virginie qui permet l'exécution à partir de l'âge de seize ans (un des deux condamnés avait 17 ans au moment des faits).

L'État du Texas, dont Georges W. Bush a été gouverneur, est en tête des exécutions : cette année, une par semaine en moyenne.

Justice et argent

L'organisation même de la justice met en évidence l'importance du facteur financier.

Il n'y a pas, comme en France, de juge qui instruit à charge et à décharge. C'est l'avocat de l'accusé et son équipe d'enquêteurs (ou enquêtrices) qui doivent apporter les éléments favorables (innocence ou circonstances atténuantes).

Or une telle défense coûte extrêmement cher : plusieurs dizaines – voire centaines – de milliers de dollars. On comprend qu'un présumé criminel riche soit peu exposé au risque de se trouver un jour dans le couloir de la mort mais que, par contre, les pauvres, pour la plupart noirs ou hispaniques, s'y trouvent en majorité.

Dans un entretien rapporté par la revue *Projet*, déjà citée, l'avocat abolitionniste Kevin Doyle déclare : « *Le poids de l'argent est essentiel ! Si vous ne vous appelez pas O. J. Simpson, vous ne disposez pas d'une équipe de rêve, à moins d'appeler ainsi des avocats qui dorment pendant les séances, vous aurez un avocat commis d'office qui, souvent, ne sera pas à la hauteur.* »

Une enquêtrice nous a confié qu'elle a vu un avocat, ainsi commis, dormir au cours d'un procès.

Ajoutons que les sommes forfaitaires perçues au titre de la prise en charge par l'État ne sont pas très motivantes pour des avocats qui ne sont pas nécessairement abolitionnistes...

La question de l'argent est ainsi au cœur du fonctionnement du système pénal :

- Argent des contribuables de l'État et du Comté, électeurs des responsables de l'exécutif comme du législatif, dépensé pour l'enquête et pour l'accusation.

- Argent nécessaire au fonctionnement du système pénal et carcéral : un prisonnier coûte (et donc rapporte) 61 dollars par jour. Le prix des drogues utilisées pour l'exécution est de 86,08 dollars.

- Quant à l'argent à réunir par le présumé criminel pour une défense efficace, il manque, à l'évidence, étant donné l'extrême pauvreté qui est le lot le plus fréquent. Il n'est pas compensé par une assistance judiciaire correcte. Rappelons le prix exorbitant des produits de première nécessité à l'intérieur du "Death Row".

Rickey-Lynn a pu échapper à l'exécution programmée pour le sept août 2003 grâce aux 23500 euros réunis à l'occasion de la semaine d'action contre la peine de mort organisée à Montpellier en mai 2002, avec le concours d'associations et d'artistes tels que le groupe "Têtes raides".

Avec cette somme, un véritable avocat, compétent et impliqué, Mike Charlton³ et son équipe, notamment l'enquêtrice Lisa Milstein, ont pu faire accepter un recours au titre de la Loi sur la déficience mentale et obtenir un sursis qui a fait sortir Rickey-Lynn de la "watch cell", cellule spéciale, antichambre du lieu d'exécution, où il était observé 24h sur 24. Notre espoir est de le voir nommé avocat d'office pour instruire le dossier jusqu'à son examen par le juge désigné.

Justice et racisme

Ce que l'avocat abolitionniste Kevin Doyle appelle pudiquement "*les préjudices de race et de classe*" se cumule, bien évidemment, avec le facteur financier pour aboutir à une disproportion forte dans le *Death Row* entre prisonniers de peau blanche ou colorée.

Dans l'Etat du Maryland - qui a rejeté une proposition de moratoire le 18 mars 2003 - la population noire représente 28% de la population totale mais 75% des personnes exécutées.

³ Mike Charlton a été l'avocat d'Odell Barnes Jr, jeune afro-américain, condamné à mort en 1991 à Huntsville, Texas, pour un crime dont il s'est toujours dit innocent. Il a été exécuté le 1er mars 2000, quelques jours avant son 32^{ème} anniversaire, malgré les protestations mondiales. C'est à la demande d'Odell Barnes que les Associations « Lutte pour la justice, contre la peine de mort » ont été créées, en relation avec les associations abolitionnistes texanes.

Dans les couloirs de la mort texans, au 1er mai 2003, on comptait 444 hommes et 6 femmes, dont :

32% de "blancs",
41,3% de "noirs",
25,6% d'"hispaniques"
1,1% dits "autres"

(soit 68% de personnes "colorées").

La population totale de l'Etat du Texas est composée de

52,4% de "blancs",
11,5% de "noirs", 32% d'"hispaniques"
4,1% dits "autres"

(soit 47,6% de "personnes colorées").

Justice et injustice

Tout ceci conduit à s'interroger, non sur le principe de l'assassinat légal que constitue la peine de mort, mais sur la justice ou l'injustice de la condamnation. Des voix s'élèvent, aux USA, pour dénoncer les enquêtes et procès bâclés, voire truqués comme le montre actuellement au Texas, le scandale des tests ADN falsifiés (laboratoire criminel du Comté de Harris) ou exécutés sans respect des procédures (laboratoire du Comté de Fort Worth) et qui concerneraient une centaine de cas.

On connaît l'action remarquable du gouverneur de l'Illinois, Georges Ryan, qui a déclaré un moratoire sur les exécutions, nommé une commission d'enquête qui a proposé 85 changements de procédure.

Finalement, le gouverneur, peu confiant dans l'application de ces propositions, a gracié quatre prisonniers et commué 183 condamnations.

Rickey-Lynn LEWIS

L'affaire : En septembre 1990, 3 ou 4 personnes ont pénétré dans la maison de George Newman Hilton à Tyler, Texas.
Lors de l'agression, George Newman a été tué, Connie Hilton violée, et des objets, dont la voiture des victimes, volés. Trois jours plus tard, se

basant sur les déclarations d'un trafiquant de drogue, la police arrête Rickey-Lynn Lewis. Condamné à mort en 1994, sa peine est confirmée en nouvelle audience en 1997.

Les incohérences, injustices, zones d'ombre de la procédure : lors de son arrestation Rickey-Lynn n'a pas pu être assisté d'un avocat comme la loi l'y autorise. Ses avocats commis d'office ont changé plusieurs fois et, mal préparés, ne l'ont jamais défendu pleinement et efficacement. En septembre 1990 et mai 1994, des prélèvements sanguins illégaux, sans ordre du juge et sans consentement de Rickey-Lynn, ont été effectués. Il est impossible de savoir ce que sont devenus ces échantillons de sang. Les tests sanguins n'ont pas pu établir de façon indiscutable que le sang de Rickey-Lynn était celui trouvé au domicile des victimes.

Les experts ont établi que d'après l'angle de tir du coup fatal à George Newman, le meurtrier devait mesurer au moins 1 m78. Rickey-Lynn mesure seulement 1m60. En 1994, lors du premier procès, Connie Hilton n'a pu donner aucune description de ses agresseurs. Les précisions données lors du procès de 1997 ne correspondent pas à Rickey-Lynn, pour ce qui est de la taille, de la coiffure, de la forme du visage, et du prénom. Pour établir le dossier d'accusation la police s'est appuyée sur les déclarations de deux trafiquants de drogue notoires. Ils ont obtenu l'immunité en échange de leurs témoignages. L'un d'eux a pourtant échoué au détecteur de mensonges. Leurs déclarations ont par la suite été reconnues fausses. Les déclarations de deux témoins ont été modifiées pour accuser Rickey-Lynn, un autre témoin a reçu des intimidations du procureur.

Aucune des empreintes digitales relevées n'appartient à Rickey, non plus que les cheveux et salive trouvés sur les lieux du crime.

Appuyée sur des principes intangibles, constitutionnels et bibliques, la justice américaine n'est pas près de poser la question même de l'exécution capitale comme punition d'un crime.

Elle ne semble pas davantage en mesure de changer profondément un système biaisé par la discrimination financière, sociale et raciale.

Le déni de cette discrimination et le légalisme affiché ne résistent pas à l'observation et au contraste saisissant entre ce qui est dit et montré et l'envers du décor terrifiant.

Les conditions d'incarcération

Les apparences :

- L'accueil des visiteurs est courtois. Le sourire, les remarques positives sur le temps, sur la région, sur le séjour tendent à créer une relation paisible, sans problème. Le ton est toujours doux même pour refuser une demande.

- Les locaux dans lesquels nous sommes autorisés à entrer sont très propres, clairs. Ils donnent l'impression d'une totale transparence. On pourrait se croire dans un collège bien tenu, dans un lieu de séjour simple et correct.

- Le souci placardé de montrer la qualité de l'établissement : les "awards", les tableaux de promotion des employés, les annonces concernant leur vie familiale et professionnelle (naissances, nominations...)

- L'affichage des valeurs morales et éthiques de l'établissement dans les diverses sentences et devises écrites en grand format à l'entrée et sur les murs des couloirs et des sas. Tout y est : *"Professionalism, Respect, Integrity, Dignity, Excellence"* formant le mot *"pride"* (fierté)

- Le légalisme affiché par les règles données à lire sur le mur de la pièce d'accueil, rappelé régulièrement : par exemple, Mrs C qui souligne au téléphone qu'il n'est pas question d'obliger Rickey à nous voir.

- L'ouverture et la transparence, avec l'accueil des médias, le mercredi. (Rickey-Lynn nous précise qu'aucun des prisonniers n'accepte de parler aux journalistes car ils n'ont plus confiance).

L'envers du décor :

- La grande difficulté d'accès à la *"special visit"*, tout à fait normale, prévue par le règlement mais empêchée par des raisons variées et peu crédibles, sans aucune possibilité de discussion.

- L'arbitraire absolu : par exemple, la décision tombée au dernier moment (au moment d'entrer) de supprimer les photos du mardi matin, avec comme seule information "may be for ever. »

- L'obligation faite à Rickey de manger la totalité de la nourriture achetée par ses visiteurs pendant la durée de la visite, sans pouvoir en emporter dans sa cellule pour améliorer un ordinaire très insuffisant, dit-il.

Cette obligation est tout à fait contradictoire avec l'autorisation accordée aux visiteurs de disposer d'une somme de 20 dollars par visite. (Notons que les sandwiches congelés doivent décongeler à la température ambiante, donc pendant plusieurs heures).

- Ce que Rickey nous dit du prix de la nourriture pour les prisonniers, supérieur à celui des distributeurs mis à la disposition des visiteurs : par exemple, la boisson "D. Pepper" : 75c pour le prisonnier contre 50c pour le visiteur. Ce qu'il dit de la parcimonie avec laquelle sont donnés ou vendus les produits de première utilité.

- Ce qu'il nous dit :

- de son enfermement, de son isolement, de la soi-disant promenade dans le local clos du "day room", pendant une heure, et où il est toujours seul ;

- de l'implacable d'un fonctionnement où tout lui échappe : le courrier arrive et part selon le bon vouloir de la prison.

Autre exemple : dans une autre prison, en Floride, nous avons essayé en vain, longtemps, de faire parvenir des timbres à notre correspondant emprisonné. Successivement, nous avons appris :

- 1° qu'il ne faut pas que les enfants ajoutent des petits stickers décoratifs à la lettre d'accompagnement,
- 2° qu'il ne faut pas envoyer plus de 20 timbres à la fois.



- Ce qu'il nous dit des multiples détails du règlement qui le privent de la télévision mais permettent la radio, qui interdisent l'affichage de posters ou de photos dans la cellule (Rickey ajoute en souriant : « *Ça doit être pour nous empêcher de nous évader en creusant un trou dans le mur !* »)

Ce qu'il dit de la mesquinerie qui barre toute expression artistique (la peinture en quantité ridiculement faible) etc....

- L'horreur de voir ce qui n'est pas normalement visible depuis le siège du visiteur : les lettres DR dorées en grand format sur la jambe du prisonnier, sur son vêtement immaculé d'homme voué à la mort décidée et donnée par d'autres hommes.

Impressions, réflexions

L'impression générale qui se dégage est celle d'une grande perversion, très subtile, tout en douceur et qui consiste à faire mourir à petit feu, à punir sans cesse, ces hommes dits "offenders" condamnés à mourir dans un délai imprévisible mais réglé par un formalisme vain et la bonne conscience de leur donner toutes leurs chances.

À Polunsky-Unit, nous nous sentons dans le lieu paradigmatique de la perversion.

- Un lieu où le Bien, énoncé, voulu, pensé, conduit à la mort.

- Un lieu où, contre le message christique, la mort est la seule issue à la faiblesse des hommes.

- Un lieu où mimésis et loi du talion sont toujours à l'œuvre, conduisant à la reproduction criminelle.

- Un lieu où sont parqués, avant d'être tués dans les règles, nos propres monstres intérieurs si facilement repérés chez l'autre, le faible, le pauvre, le fou, permettant le repos de nos consciences.

Cette perversion est servie par le morcellement du temps, de l'espace et des tâches accomplies par les employés.

- Morcellement du temps dans le découpage soigneusement organisé des activités à l'intérieur de la prison. La succession du jour et de la nuit, les rythmes biologiques, l'alternance veille-sommeil sont défaits par la scansion implacable des activités propres de la prison.

Quand on connaît l'importance de l'organisation de l'espace et du temps dans la vie psychique et les effets destructeurs de leur désorganisation, on est conduit à se demander comment ces "hommes-inmates" ne deviennent pas tous fous, sans exception.

Ou alors, comme nous l'avons fait, on peut s'interroger sur cette force et cette présence qui les protègent de la folie.

La lecture de l'emploi du temps est, de ce point de vue, édifiante.

Qu'on en juge :

03h00 petit déjeuner	16h00 souper
05h00 ramassage des plateaux et courrier sortant	17h30 ramassage des plateaux du souper
06h00 changement de garde	19h00 nettoyage des couloirs
Entre 07 et 09h day room (1h)	20h30 distribution du courrier entrant
10h00 dîner	21h30 appel
11h00 ramassage des plateaux du dîner	22h00 changement de garde nouvel appel
12h00 douche (20mn à 1h)	23h30 nettoyage des couloirs, requêtes (liste de visiteurs par exemple)
13h30 appel	Entre 0h et 03h passage pour change de vêtements
14h00 changement de garde nouvel appel	03h00 petit déjeuner...etc.

- Morcellement de l'espace : On passe de la pièce d'accueil au premier sas puis au premier couloir, puis au deuxième sas en rencontrant chaque fois un personnel occupé à une tâche simple et précise : la vérification du badge et l'indication de la direction à suivre, du numéro du box en face de la cage du prisonnier visité.

Le relais est passé tranquillement par des personnes appliquées à bien faire. Rappelons que les exécutions (douze de janvier à fin mars 2003) se font ailleurs, à Walles-Unit, Huntsville.

On peut voir dans ce morcellement une protection pour les hommes et les femmes chargés d'un travail qui consiste à préparer, organiser et exécuter un homicide. Elle leur permet d'échapper à la culpabilité...et peut-être à la folie personnelle

substituée à la folie collective soigneusement recouverte par la Loi.

Protection collective aussi pour un assassinat légal sans auteur identifié, sans responsable personnellement désigné, dans un système qui organise soigneusement la dissociation des personnes, des actes et des lieux.

Mais à quel prix ! Au prix de la perte de notre humanité d'homme qui consiste précisément dans le lien, la réunion et le sens donné à ce qui est fait, dit et pensé par nous tous.

Dans l'étymologie des termes, on peut parler de *diabolique*, qui sépare, par opposition au *symbolique* qui réunit et donne sens.

Diabolique qui justifie cette séparation en confondant la victime, ses proches avec leur extrême douleur, leur immense chagrin, leur légitime colère qui appelle la punition, et l'Institution chargée de faire la Justice en distinguant sans séparer, en protégeant le faible contre le fort, en traitant le pauvre comme le riche, en pesant le poids de la culpabilité et de la sanction.

Oui, nous nous sommes sentis entraînés dans ce *diabolique*, comme ces personnes, employées à des tâches qu'elles exécutent le mieux possible afin d'assurer leur subsistance et celle de leur famille, d'avoir un travail, de le conserver, de maintenir, voire d'améliorer leur situation matérielle.

Oui, Rickey-Lynn Lewis a raison quand il dit : « *Je n'en veux pas à ceux qui travaillent ici car ils ne savent pas ce qu'ils font* », ajoutant : « *C'est un travail très fatigant et très difficile.* »

C'est pourquoi ces lignes ne sont pas à entendre comme jugement, encore moins procès.

Elles sont appel.

Appel à la conscience, à reprendre, à répandre, à porter jusqu'aux oreilles, encore fermées, de ceux qui légifèrent, décident, jugent depuis leur position établie, soigneusement protégés ...de leurs frères.

Houston. Montpellier. Avril-décembre 2003

RÉFÉRENCES

Bibliographie :

Berthès C, avec Fillaire B. *La machine à tuer*, Paris, Les arènes, 2000

Sites Internet :

1- La peine de mort aux USA.

www.peinedemort.com/different_type_execution_usa.php

2- L'emprisonnement au Texas.

<http://www.tdcj.state.tx.us/stat/deathrow.htm>

Rappel 1

- France : 551 000 km², 58 millions d'habitants, 59 155 prisonniers (avril 2003) ;

- Texas : 692 402 km², 20 millions d'habitants, 668 226 "offenders", emprisonnés ou sous surveillance. (Documentation 2 ci-jointe- août 2002)

Rappel 2

-En 1990 : Texas : 18^{ème} rang des USA pour les emprisonnements

- En 2003 : 2^{ème} rang alors que les crimes ont diminué.

- En 2000: 40 exécutions ont eu lieu au Texas, 17 en 2001, 33 en 2002, et 12 dans le premier trimestre 2003.

3- La peine de mort au Texas et les exécutions

<http://www.tdcj.state.tx.us/stat/racial.htm>

4- Horaire et vie quotidienne dans le "Death Row"

<http://ibelgique.iframe.com/justicenow/f007.htm>

5- Informations officielles sur la prison Polunsky (TL)

<http://www.tdcj.state.tx.us/>

SOMMAIRE

Préface	2	
Avant-propos	3	
Chapitre I Avant la visite.....	4	
Démarches préalables (4)		
Chapitre II Jour un.....	8	
Première heure (14) – Deuxième heure (18) – Troisième heure (20) – Quatrième heure (21)		
Chapitre III Jour deux.....	28	
Première heure (28) – Deuxième heure (33) - Troisième heure (38) – Quatrième heure (40) - Retour à Houston (46)		
Chapitre IV Après la visite.....	53	
Chapitre V Et puis c'est la France.....	59	
Annexe I Quelques lettres de Rickey-Lynn Lewis.....	65	
Avant la rencontre (64) – Lettre du 02/03/2003 (64) – Lettre du 25/03/2003 (64) Après la rencontre (65) – Lettre du 18/04/2003 (65) – Lettre du 24/04/2003 (67) - Lettre du 20/05/2003 (71) – Lettre du 30/05/2003 (74) – Lettre du 21/06/2003 (74)– Lettre du 29/07/2003 (77)		
Annexe II Informations, impressions, réflexions.....	82	
Quelques éléments d'information (81) La peine de mort aux USA (81) – Les principes (81) – L'application (86) – <i>Justice et argent</i> (87) – <i>Justice et racisme</i> (88) – <i>Justice et injustice</i> (89) Les conditions d'incarcération (91) – Les apparences (91) – L'envers du décor (92) Impressions, réflexions.....		95
Références	98	
Sommaire	99	

